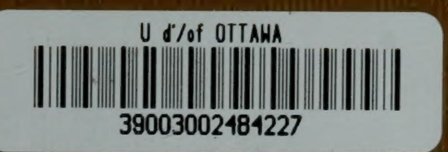




LES MISÉRABLES

DRAME

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

Le 26 décembre 1899

DIRECTION DE MM. FLOURY FRÈRES

ŒUVRES DE PAUL MEURICE

THÉATRE

ANTIGONE.
L'AVOCAT DES PAUVRES.
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ.
BENVENUTO CELLINI.
CADIO.
LES DEUX DIANE.
LE DRAC.
FALSTAFF.
FANFAN LA TULIPE.
FRANÇOIS LES BAS BLEUS.
HAMLET.
LE MAITRE D'ÉCOLE.
LES MISÉRABLES.
NOTRE-DAME DE PARIS.
PARIS.
QUATREVINGT-TREIZE.
LE ROI DE BOHÊME.
SCHAMYL.
LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.
STRUENSÉE.
LA VIE NOUVELLE.

EN PRÉPARATION

DON JUAN. — RICHARDET. — MADEMOISELLE DESMARES.
MONT-REVÊCHE. — COLIN-TAMPON. — INDIANA. — JEANNE D'ARC.

ROMAN

LE SONGE DE L'AMOUR.
ANDROMÈDE.
LES CHEVALIERS DE L'ESPRIT.

I. — CÉSARA.
II. — LÉONARD AUBRY.

EN PRÉPARATION

III. — RENÉ RENAUD. IV. — JEAN ROMAIN.

LE IIe SIÈCLE.
DOSSIERS CONTEMPORAINS.

ŒUVRES DE CHARLES HUGO

LES HOMMES DE L'EXIL.
LE COCHON DE SAINT-ANTOINE.
UNE FAMILLE TRAGIQUE.
LA BOHÈME DORÉE.

LES

MISÉRABLES

DRAME

MIS A LA SCÈNE

PAR

CHARLES HUGO ET PAUL MEURICE

D'APRÈS LE ROMAN DE

VICTOR HUGO



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

—

1900

PERSONNAGES — *ACTEURS*

PROLOGUE.

PERSONNAGES	ACTEURS
JEAN VALJEAN	MM. COQUELIN.
M. MYRIEL	BOUYER.
JACQUIN LABARRE	DUMONTIER.
UN OUVRIER	LUCIEN.
UN GUICHETIER	LAVIGNE.
UN ROULIER	GAVAUT.
1er GENDARME	PERSON.
2e GENDARME	MIGNARD.
Mlle BAPTISTINE	Mmes KERWICH.
Mme MAGLOIRE	ROCHETEAU.
UNE VIEILLE DAME	DAUBRUN.
LA FEMME DE L'OUVRIER	MÉRINDOL.

PREMIÈRE PARTIE.

PERSONNAGES	ACTEURS
M. MADELEINE. — JEAN VALJEAN.	MM. COQUELIN.
JAVERT	DESJARDINS.
THÉNARDIER	PÉRICAUD.
FAUCHELEVENT	ALBERT.
CHAMPMATHIEU	JEAN COQUELIN.
LE PRÉSIDENT	PERSON-DUMAINE.
PÈRE SIMON	PIERRE.
SECRÉTAIRE DE MAIRIE	GASTON HENRY.
L'AVOCAT GÉNÉRAL	TRASSE.
L'AVOCAT	ARMAND.
Dr LEMAY	SAUVÉ.
CLAQUESOUS	RAMY.
MONTPARNASSE	WALTER.
COCHEPAILLE	SICARD.
BREVET	SAUVAL.
CHENILDIEU	JOURDAN.
FANTINE	Mmes BERTHE BADY.
SŒUR SIMPLICE	BOUCHETAL.
LA THÉNARDIER	BLANCHE MIROIR.
COSETTE, enfant	PETITE ANGÈLE HENRY.
ÉPONINE, enfant	PETITE MAGNIER.

PERSONNAGES	*ACTEURS*
DEUXIÈME PARTIE ET ÉPILOGUE.	
PIERRE FAUCHELEVENT. — JEAN VALJEAN	MM. COQUELIN.
JAVERT	DESJARDINS.
MARIUS	VOLNY.
THENARDIER	PÉRICAUD.
ENJOLRAS	GRAVIER.
JEAN PROUVAIRE	SEGOND.
COMBEFERRE	OSSART.
FEUILLY	GARAY.
COURFEYRAC	ARMAND GÉRARD.
Dr DUPRAT	DELPONT.
BAHOREL	DANNEQUIN.
CLAQUESOUS	RAMY.
MONTPARNASSE	WALTER.
GUEULEMER	CARTEREAU.
BOULATRUELLE	CHABERT.
BIGRENAILLE	ADAM.
BABET	RATINEAU.
BRUJON	MALLET.
GAVROCHE	Mmes HÉLÈNE RÉYÉ.
ÉPONINE	EUGÉNIE NAU.
LA FEMME DE MÉNAGE	CLÉMENCE.

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

L'homme.

Une place de petite ville. A droite, au premier plan, une auberge; la porte vitrée et la fenêtre éclairée laissent entrevoir l'intérieur d'une vaste cuisine d'où sort un bruit de buveurs; banc de pierre à la porte. — A gauche, au premier plan, les dernières marches montant à l'église. Au bas de ces marches et faisant face au spectateur, une maison basse avec une large fenêtre à petits carreaux. Au deuxième plan, en pan coupé, la prison de ville. Au fond, une maison de modeste apparence.

Paraît UN HOMME déguenillé, poudreux, le sac au dos, un gros bâton à la main; il semble épuisé de fatigue et regarde autour de lui; il se dirige vers l'auberge, soulève le marteau de la porte ouverte et frappe. Sort de l'auberge l'hôte, JACQUIN LABARRE.

JACQUIN.

Que veut monsieur?

L'HOMME.

Souper et coucher.

JACQUIN.

Rien de plus facile. (Regardant l'homme avec défiance). En payant.

L'HOMME.

J'ai de l'argent.

JACQUIN.

En ce cas, on est à vous. (L'homme tombe assis sur le banc de pierre.)

VOIX DANS L'AUBERGE.

A la santé de Jacquin Labarre!

UN ROULIER sur le seuil, présentant un verre à Jacquin; accent provençal.

A ta santé, mon vieux Jacquin! — Qu'est-ce donc que tu fais là?

JACQUIN.

C'est quelqu'un qui m'arrive.

LE ROULIER.

Quelqu'un? (Il regarde l'homme.) Eh! mais, pécaïre! Jacquin, c'est l'homme! (Il parle bas à l'oreille de Jacquin.) Je te dis que j'étais à la mairie, et que je l'ai vu, et que c'est le bruit de la ville.

JACQUIN, à l'homme.

Monsieur! je ne peux vous recevoir.

L'HOMME.

Comment! avez-vous peur que je ne paye pas? Voulez-vous que je paye d'avance? Puisque j'ai de l'argent.

JACQUIN.

Ce n'est pas ça. Vous avez de l'argent?

L'HOMME.

Oui.

JACQUIN.

Mais moi, je n'ai pas de chambre.

L'HOMME.

Eh bien! une botte de paille dans un coin. Nous verrons ça après souper.

JACQUIN.

Je ne peux pas vous donner à souper.

L'HOMME.

J'ai marché dès le soleil levé, j'ai fait douze lieues, je paye, je veux manger.

JACQUIN.

Je n'ai rien.

L'HOMME.

Rien? (Désignant la cuisine.) Et tout ça?

JACQUIN.

C'est retenu et payé d'avance.

L'HOMME, se levant.

J'arrive à l'auberge. J'ai faim. J'entre.

JACQUIN, d'un ton significatif.

Allez-vous-en !

L'HOMME.

Hein?

JACQUIN.

J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous-en !

L'HOMME.

Mais...

JACQUIN.

Faut-il qu'on vous dise ce que vous êtes ?

Il rentre avec le roulier.

L'HOMME, serrant les poings, avec un geste violent.

Hun !

L'homme fait quelques pas en hésitant et en cherchant, puis disparaît par la ruelle de droite.

La fenêtre de la maison de gauche s'ouvre et laisse voir l'intérieur propre et gai d'un logis d'ouvrier, une table servie, UNE FEMME avec un enfant sur ses genoux. Le mari, UN OUVRIER, qui a ouvert la fenêtre, étend la main au dehors.

L'OUVRIER.

Bon! v'là qu'il pleut!

LA FEMME, riant.

Eh ben! tant mieux, mon homme! ça t'ôtera l'envie de sortir.

L'OUVRIER

Si je l'avais. Mais je crois qu'il ne ferait pas bon courir les rues ce soir.

LA FEMME.

Pourquoi?

L'OUVRIER.

Pour rien. (L'homme rentre et s'approche lentement de la fenêtre ouverte.) Ah çà ! si tu voulais bien me rendre le mioche ? C'est mon tour.

LA FEMME.

C'est toujours ton tour!

L'OUVRIER.

Dame! je travaille d'arrache-pied, je n'ai que tous les samedis ma paye de la semaine; mais ma paye de tous les jours, c'est mon enfant. Soupons.

L'HOMME, avec un sourire d'espérance.

Oh! ceux-là!.. (Il frappe un petit coup au carreau.) Monsieur!... En payant, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir, n'importe où? Dites, pourriez-vous? En payant.

L'OUVRIER

Je ne refuserais pas de loger quelqu'un de bien qui payerait. Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

L'HOMME.

Il n'y a pas de place.

L'OUVRIER.

Pas possible! ce n'est pas jour de marché. Êtes-vous allé là, en face, chez Labarre?

L'HOMME.

Oui.

L'OUVRIER.

Eh ben ?

L'HOMME.

Il ne m'a pas reçu.

L'OUVRIER.

Êtes-vous allé rue Chaffaut, chez Chose?...

L'HOMME.

J'en viens. Il ne m'a pas reçu non plus.

L'OUVRIER, reculant.

Oh !... Est-ce que vous seriez l'homme?.. (Il décroche un fusil.)

L'HOMME.

Mais...

L'OUVRIER.

Va-t'en !

L'HOMME.

Un verre d'eau, au moins!

L'OUVRIER.

Un coup de fusil ! (Il referme violemment la fenêtre. La femme ferme le volet. On entend un bruit de verrous et de barres de fer.)

L'HOMME, avec un cri de rage.

Aah ! (Il fait quelques pas, comme égaré. Il arrive devant la maison d'arrêt.) Ah ! la prison ! voyons là ! Pourquoi pas?

Il sonne, une figure paraît au guichet.

LE GUICHETIER.

Qui est là?

L'HOMME.

Monsieur le guichetier ! je suis sans asile. Voulez-vous me recevoir? Comme vagabond?

LE GUICHETIER.

Faites-vous condamner! (Il referme le guichet.)

L'HOMME part d'un éclat de rire strident.

Ha! ha! ha! Allons, c'est bon!

Il regarde les marches de pierre de la prison et s'apprête à s'y coucher. Une vieille femme paraît, descendant les marches de l'église, traverse la place et s'arrête devant l'homme.

LA VIEILLE FEMME.

Que faites-vous là, mon ami?

L'HOMME, durement.

Vous le voyez, bonne femme, je me couche.

LA VIEILLE FEMME.

Là?

L'HOMME.

J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas de bois, j'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

LA VIEILLE FEMME.

Vous avez été soldat?

L'HOMME.

Oui, — soldat.

LA VIEILLE FEMME.

Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge?

L'HOMME.

Je n'ai pas d'argent.

LA VIEILLE FEMME.

Je n'ai dans ma bourse que quatre sous.

L'HOMME.

Donnez toujours!

LA VIEILLE FEMME.

Vous ne pouvez pas vous loger avec si peu dans une

auberge. Avez-vous essayé pourtant? Il va pleuvoir. Il est impossible que vous passiez la nuit dehors. On aurait pu vous loger par charité.

L'HOMME.

J'ai frappé à toutes les portes.

LA VIEILLE FEMME.

Eh bien?

L'HOMME.

Partout on m'a chassé.

LA VIEILLE FEMME.

Vous avez frappé à toutes les portes?

L'HOMME.

Oui.

LA VIEILLE FEMME, *montrant la petite porte de la maison du fond.*

Avez-vous frappé à celle-là?

L'HOMME.

Non.

LA VIEILLE FEMME.

Frappez-y.

DEUXIÈME TABLEAU

Monsieur Myriel.

Chambre très simple. Au fond, porte donnant sur la rue. — A gauche, au second plan, un escalier de quatre ou cinq marches. Dans le mur de droite, une armoire en placard. — Table de bois blanc. Deux flambeaux d'argent, l'un, allumé, sur la table, l'autre sur la cheminée. — Près de la cheminée, un fauteuil. Quatre chaises de paille. Portes à droite et à gauche, au premier plan.

MADEMOISELLE BAPTISTINE tricote près de la table; **MADAME MAGLOIRE** met le couvert.

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Non, madame Magloire, jamais je n'oserai reparler à mon frère de cette porte qui ne ferme pas.

MADAME MAGLOIRE.

Eh bien ! moi, j'ai si peur que j'en aurai le courage.

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Mais puisque mon frère ne veut pas que nous ayons peur pour lui ! Notre devoir est de le comprendre, et de le laisser tout faire sans rien dire. Voilà comment il faut être avec un homme qui a du grand dans l'esprit. — D'ailleurs, vous savez bien, madame Magloire, qu'il n'y a rien à prendre ici.

MADAME MAGLOIRE.

C'est vrai que tout est déjà pris... par les pauvres. Mais enfin il y a les couverts d'argent, mademoiselle, il y a aussi

ces deux flambeaux d'argent qui viennent de madame votre mère ; et cette maison-ci a beau être la maison du bon Dieu, le saint homme qui l'habite a beau être adoré par tous ceux qui le connaissent, même par les méchants, il faut penser que le malfaiteur qui rôde en ce moment-ci dans les rues ne sait seulement pas son nom. (Entre M. Myriel, un livre à la main. Mme Magloire fait à Mlle Baptistine un signe d'intelligence.) Il parait, mademoiselle, que c'est un homme très scélérat, un homme de sac et de corde, avec une figure épouvantable.

M. Myriel s'assoit sur le fauteuil et ouvre le livre.

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Dépêchez le souper, madame Magloire ; mon frère a beaucoup marché aujourd'hui, il doit être fatigué.

MADAME MAGLOIRE.

Oui, mademoiselle. Et l'on dit donc qu'il pourrait bien y avoir un malheur cette nuit dans la ville, et qu'il faudrait avoir soin de se verrouiller chez soi et de bien fermer ses portes. Mais nous n'avons, nous, ni verrous, ni porte close.

MADEMOISELLE BAPTISTINE, timidement.

Est-ce que vous entendez ce que dit Mme Magloire, mon frère ? (M. Myriel fait signe, en souriant, que oui.) Et qu'est-ce que vous voulez faire à ça, madame Magloire ?

MADAME MAGLOIRE.

Eh ! mais je pourrais aller dire à Musebois, le serrurier, qu'il vienne remettre les anciens verrous ; quand ce ne serait que pour cette nuit. On les a là, ces verrous ; c'est une minute. Car enfin une porte qui s'ouvre du dehors avec un loquet, par le premier passant venu, rien n'est plus terrible. Avec ça qu'on a l'habitude ici de toujours dire d'entrer sans savoir qui entre. (On frappe à la porte un coup violent.)

MONSIEUR MYRIEL.

Entrez.

Entre l'homme.

L'HOMME, s'appuyant des deux mains sur son bâton.

Voilà. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien.

MADAME MAGLOIRE, étouffant un cri.

Oh !

JEAN VALJEAN.

Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier, qui est ma destination. Quatre jours de marche depuis Toulon. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans les auberges ; on m'a renvoyé à cause de mon passeport que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été chez l'un, chez l'autre, j'ai été à la prison ; personne n'a voulu de moi. Une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : « Frappez là ! » J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? Êtes-vous une auberge ? J'ai de l'argent, ma masse, cent neuf francs quinze sous. Je payerai. Il pleut dehors ; je suis fatigué ; j'ai faim. Me chassez-vous aussi, vous ?

MONSIEUR MYRIEL.

Madame Magloire, vous mettrez un couvert de plus

Mme Magloire, toute tremblante, prend dans l'armoire un couvert et le place.

JEAN VALJEAN.

Tenez, ce n'est pas ça ; vous n'avez pas l'air de m'avoir compris. Voilà mon passeport. Jaune, comme vous voyez. Voulez-vous lire ? Je sais lire, moi ; il y a au bagne une école pour ceux qui veulent. Voilà ce qu'on a mis sur le passeport : « Toulon, 25 septembre 1815, Jean Valjean, natif de… » — ça vous est égal ? — « est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction, quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux. » Oui, au bagne, je suis devenu méchant. Et puis ma force est terrible ; là-bas, on m'appelait Jean-le-Cric. — Et, là-dessus, tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Voulez-vous me vendre un morceau, et me laisser le manger dans un coin ?

MONSIEUR MYRIEL.

Monsieur Valjean, voilà le souper. Asseyons-nous. A table, ma sœur.

JEAN VALJEAN.

Vrai? vous me gardez? vous me faites asseoir en face de vous? moi! Vous m'appelez monsieur! vous ne me tutoyez pas! — Va-t'en, chien! qu'on me dit toujours. (Il s'assied.)

MONSIEUR MYRIEL.

Nous n'y voyons pas trop clair, madame Magloire.

Mme Magloire allume le second flambeau et le pose sur la table. M. Myriel sert sa sœur, qui passe l'assiette à Jean Valjean.

JEAN VALJEAN.

Oh! vous êtes un brave homme! merci! Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite mon nom.

MONSIEUR MYRIEL, pendant que Jean Valjean mange avec avidité.

Vous pouviez ne pas me le dire. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez, vous avez faim et soif, soyez le bienvenu. Je vous le dis à vous qui passez; vous êtes ici chez vous plus que moi-même; tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom? Avant que vous me le disiez, vous en aviez un que je savais.

JEAN VALJEAN.

Vous saviez comment je m'appelle?

MONSIEUR MYRIEL, lui présentant la corbeille au pain.

Oui, vous vous appelez mon frère.

JEAN VALJEAN, sombre.

Oh! vous êtes bon, vous! Qu'est-ce que vous avez à être si bon? ça me trouble. J'avais bien faim en entrant ici; mais tout ce que vous me dites!... je ne sais pas ce que j'ai, ça m'a passé.

MONSIEUR MYRIEL, lui versant à boire.

Buvez un peu de ce vieux vin de Saint-Georges. Excusez-nous ma sœur et moi, nous n'en avons pas l'habitude. Buvez.

JEAN VALJEAN, après avoir bu

Maintenant, c'est ma fatigue que je sens. Y a-t-il dans votre cour un bout de hangar où je puisse me coucher? Avez-vous une écurie?

MONSIEUR MYRIEL.

Madame Magloire, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve. (Mme Magloire sort par la seconde porte de droite.)

JEAN VALJEAN.

Un lit! pour moi! Avec des matelas et des draps! Comme tout le monde! — Il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit.

MONSIEUR MYRIEL.

Vous avez bien souffert?

JEAN VALJEAN.

Oui, j'ai souffert! (Farouche.) Oh! oui, j'ai souffert! Et pourquoi? J'ai volé, mais pourquoi ai-je volé? Je travaillais, je travaillais dur. C'était pour ma sœur, qui était veuve, et pour ses cinq enfants. Un soir, l'hiver, plus de pain chez nous, et les petits pleuraient la faim. J'ai cassé un carreau chez un boulanger, et j'ai volé un pain.

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Oh! et c'est pour un pain?...

JEAN VALJEAN.

Pour un pain, oui. Il y avait bien eu, avant, des vétilles de braconnage. Deux ou trois lièvres tués. Parce que j'ai une justesse de coup d'œil incroyable. Avec mon vieux

fusil, je ne manquais pas un coup. Je gagnais tous les prix de tir, j'avais des jaloux! — Mais c'est pour un pain, oui! pour un pain, les galères, la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, les coups de bâton, le cachot pour un mot, la double chaîne pour un rien; même malade au lit, la chaîne! Les chiens, les chiens sont plus heureux! Dix-neuf ans! J'en ai quarante-six. A présent le passeport jaune. Voilà.

MONSIEUR MYRIEL, se levant.

Vous sortez d'un lieu de tristesse. Mais il y aura plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes.

Jean Valjean secoue lugubrement la tête. Rentre Mme Magloire, portant une lampe qu'elle pose sur la cheminée. Elle soufle les deux flambeaux sur la table, ôte le couvert et serre l'argenterie dans l'armoire.

Allons, il se fait tard, et vous avez besoin de votre lit.

MADEMOISELLE BAPTISTINE.

Bonne nuit, mon frère.

MONSIEUR MYRIEL.

Bonne nuit, ma sœur. (Mlle Baptistine et Mme Magloire sortent par les marches de gauche.) Vous aussi, monsieur Valjean, faites une bonne nuit. Au matin, avant de partir, vous boirez une tasse de lait de notre vache, tout chaud. — Voici, là, ma chambre, et voici la vôtre.

JEAN VALJEAN.

Merci! (Après avoir fait quelques pas, revenant.) Ah çà, décidément, vous me logez chez vous, près de vous, comme ça? Avez-vous bien réfléchi? Qui est-ce qui vous dit que je n'ai pas assassiné?

MONSIEUR MYRIEL.

Je ne vous ai pas fait de questions.

JEAN VALJEAN.

Qui est-ce qui vous dit que je n'assassinerais pas? Vous êtes bon, c'est très bien! mais moi, encore une fois, je suis méchant, le papier le dit : « Un homme très dangereux. » Et peut-être pas même un homme! une espèce de bête, de bête fauve! Et, j'étais à la chaîne, me v'là déchaîné! et je vas! et c'est tout noir dans moi et autour de moi! et quant à ce que je peux écraser en marchant... tant pis! j'en fais assez de vous crier : gare! A présent, si vous ne vous garez pas!...

MONSIEUR MYRIEL.

Ce n'est pas moi que cela regarde.

Jean Valjean fait un geste d'insouciance sauvage, et sort.

MONSIEUR MYRIEL, seul.

Moi aussi, je suis las et j'ai sommeil... (Pensif, il fait deux ou trois pas vers sa chambre, s'arrête près du fauteuil et s'y assied.) Le pauvre être! Est-ce vrai, est-ce possible, ce qu'il dit — qu'il n'a plus rien d'un homme? Oh! non, non! est-ce qu'au fond de l'âme humaine la plus obscure et la plus mauvaise il n'y a pas toujours une première étincelle, un élément divin, que le bien peut faire rayonner splendidement, mais que le mal ne peut entièrement éteindre. Seulement... seulement, il y a ici-bas les heureux et il y a les misérables. — Oh! misère! misère! oh! j'endure, moi aussi, toute misère que je ne peux pas soulager.

Il demeure quelques instants rêveur, et, peu à peu, s'endort.

JEAN VALJEAN, un outil de mineur à la main, pousse sa porte, et fait deux ou trois pas dans la chambre. Ses yeux se fixent sur l'armoire où Mme Magloire a serré l'argenterie.

Il y en a bien là pour deux cents francs!

Il se penche, écoutant, du côté de la porte de l'escalier à gauche. Il se dirige ensuite, pour s'assurer que tout est endormi, vers la porte de droite. Soudain il aperçoit M. Myriel endormi. Il tressaille, recule, et contemple, hagard, le visage du vieillard doucement éclairé par la lampe. Au bout d'un instant, son bras se lève lentement vers son front, et il ôte sa casquette. Puis, il secoue la tête, s'éloigne

doucement, ouvre la porte extérieure et va pour sortir. Sur le seuil, il se retourne et, de nouveau, regarde l'armoire.

Deux cents francs! deux cents francs! Le double de ce que j'ai mis vingt ans à gagner!

Tout à coup, il prend son parti, remet sa casquette, marche au placard, l'ouvre, prend les couverts, les jette dans son sac, court à la porte, et s'enfuit.

MADAME MAGLOIRE, accourant sur le palier de l'escalier.

On a ouvert la porte... Elle est encore ouverte! — Ah! l'armoire! nos couverts! (Allant à l'armoire.) Plus de couverts!

MONSIEUR MYRIEL, se réveillant.

Qu'est-ce qu'il y a, madame Magloire?

MADAME MAGLOIRE, montrant le panier vide.

Les couverts!... l'homme!... il est parti! L'argenterie est volée! (Criant.) Volée! volée!

MONSIEUR MYRIEL, souriant avec bonhomie.

Volée?.. Est-ce que je n'avais pas dit à ce malheureux : Tout ce qui est ici est à vous?

Mlle Baptistine sort sur le palier. Tumulte au dehors. Paraît Jean Valjean, ramené par deux gendarmes. M. Myriel tressaille en le voyant.

LE PREMIER GENDARME.

Arrive, gredin! arrive! (Saluant militairement.) Monseigneur!...

MONSIEUR MYRIEL, à Jean Valjean.

Ah! vous voilà! Je suis aise de vous voir. Eh bien mais, je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts?

JEAN VALJEAN, hagard.

Hein?

LE PREMIER GENDARME.

Comment! c'était donc vrai, ce qu'il disait? Nous l'avons rencontré; il allait comme quelqu'un qui se sauve. Il avait cette argenterie...

MONSIEUR MYRIEL.

Et il vous a dit qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme chez lequel il avait soupé? je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici. C'est une méprise.

LE PREMIER GENDARME, avec un reste de défiance.

Ah!... — Comme ça, nous pouvons le laisser aller?

MONSIEUR MYRIEL.

Sans doute. — (Au second gendarme.) Ah! bonjour, Jean-Baptiste.

LE SECOND GENDARME, flatté.

Oh! monseigneur! votre serviteur très humble!...

LE PREMIER GENDARME.

C'est qu'il y avait tout à l'heure, à la mairie, un petit Savoyard qui portait plainte, et qui disait que, dans la campagne, à une lieue d'ici, une espèce de rôdeur en blouse lui avait volé une pièce de quarante sous.

MONSIEUR MYRIEL.

Qui vous dit que c'était lui?...

LE PREMIER GENDARME.

On pourrait toujours voir, l'interroger...

MONSIEUR MYRIEL.

Oh! il n'aurait pas fait cela pour retourner sitôt dans ce lieu de désespoir! c'est impossible!

LE PREMIER GENDARME.

Mais...

LE SECOND GENDARME.

Mais puisque monseigneur dit qu'on peut le laisser aller! ..

LE PREMIER GENDARME.

Dame ! moi, je veux bien.

JEAN VALJEAN.

Alors, c'est vrai qu'on me laisse ?...

LE SECOND GENDARME.

Oui, vous n'entendez donc pas ?

Jean Valjean fait un mouvement pour s'élancer dehors.

MONSIEUR MYRIEL.

Mon ami !... (*Jean Valjean s'arrête.*) — Avant de vous en aller, voici vos chandeliers, prenez-les. (*Jean Valjean prend machinalement les chandeliers.*)— (*Aux gendarmes.*) Messieurs, vous pouvez vous retirer.

Les gendarmes saluent et sortent. — M. Myriel congédie du geste Mlle Baptistine et Mme Magloire, qui se retirent en silence. Marchant à Jean Valjean :

N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir un honnête homme.

JEAN VALJEAN.

J'ai promis ! Moi ?...

MONSIEUR MYRIEL.

Jean Valjean ! mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète. Je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu

PREMIÈRE PARTIE

FANTINE

ACTE PREMIER

TROISIÈME TABLEAU

Deux Mères.

A Montfermeil. — A gauche, une auberge. — Au fond, la grande route.

LA THÉNARDIER, assise sur un banc, au seuil de l'auberge, berce une petite fille; passe FANTINE, portant un enfant endormi et un sac de voyage. Ensuite, THÉNARDIER.

LA THÉNARDIER, chantant.

Il le faut, disait un guerrier
A la belle et tendre Imogine,
Il le faut, je suis chevalier,
Et je pars pour la Palestine...

FANTINE, s'arrêtant.

Pardon, madame! je suis bien sur la route de Vaujours, n'est-ce pas?

LA THÉNARDIER.

Parfaitement, ma petite dame.

FANTINE.

C'est encore loin d'ici, Vaujours?

LA THÉNARDIER.

Vous en avez pour une bonne heure — Si vous vouliez vous reposer une minute?

FANTINE, s'approchant.

Ce n'est pas de refus. Je suis un peu lasse. Je viens de Paris.

LA THÉNARDIER.

Et de Paris à Montfermeil il y a une trotte! Asseyez-vous donc.

FANTINE, s'asseyant sur le banc.

Merci! — Ah! vous avez là un joli enfant!

LA THÉNARDIER.

Vous êtes bien honnête. Tiens, mais vous avez un mioche aussi, vous.

FANTINE.

Oui; ma petite s'est endormie dans mes bras.

LA THÉNARDIER.

Je me nomme mam' Thénardier. Nous tenons c't' auberge — Comment s'appelle votre petite?

FANTINE.

Cosette. Elle va sur ses dix-huit mois.

LA THÉNARDIER.

C'est comme mon Éponine. Et où allez-vous comme ça?

FANTINE.

Je m'en retourne dans mon pays, à Montreuil-sur-Mer, pour tâcher de gagner ma vie.

LA THÉNARDIER.

Gagner votre vie! Et le père de l'enfant, est-ce qu'il n'est pas là?

FANTINE, troublée.

Le père?..

LA THÉNARDIER.

Oui, vot' mari

FANTINE

Mon mari?... (Elle baisse la tête.)

LA THÉNARDIER.

Ah! je vois ce que c'est! pauv' jeunesse! Toujours la même histoire! Ces monstres d'hommes! ça vous enjôle, ça vous promet le mariage et tout, et puis ça vous plante là, avec un enfant sur la conscience et des mois de nourrice sur les bras!

FANTINE.

J'ai eu au moins la joie de nourrir ma Cosette moi-même! ça m'a même un peu fatiguée. (Elle tousse.)

LA THÉNARDIER

Oui, vous n'êtes pas forte. Comment ferez-vous pour travailler?

FANTINE.

J'ai du courage. On m'écrit de Montreuil qu'une femme peut maintenant y gagner trente sous par jour! Il s'est établi dans la ville un monsieur étranger au pays, M. Madeleine qu'on l'appelle. En quatre ou cinq ans, il a fait sa fortune dans les verroteries noires. Il a eu une invention. Au lieu de cinquante ouvriers, les verroteries en nourrissent maintenant mille. Il a fait tant de bien au pays qu'on l'a nommé maire. J'irai là. — Oh! il me recevra!

LA THÉNARDIER.

Hum!

FANTINE.

Est-ce que vous croyez que je ne trouverai pas à me placer?

LA THÉNARDIER.

Dame!

FANTINE.

A cause de mon enfant, n'est-ce pas? Oh! je me le suis bien dit déjà, c'est peut-être imprudent d'avouer mon ange. Car, c'est vrai, ma petite Cosette, avec ses doux yeux, son doux sourire et son innocence, c'est de la honte!

LA THÉNARDIER.

Ah ! on jasera, pour sûr !

FANTINE.

Mais je ne peux pourtant pas laisser ma fille ! Je n'ai qu'elle au monde, pauvre amour ! Vous aimez votre petite comme j'aime la mienne et vous avez l'air d'une bonne femme ; eh bien, dites, est-ce que c'est possible?

LA THÉNARDIER.

Ah ! écoutez, ma petite dame ! dans votre position, quand il faut cacher sa faute et qu'on veut gagner sa vie !... il n'y a pas à hésiter!... On met son enfant quelque part, chez quelqu'un de bien, qu'on paye, qui vous la garde et qui vous la soigne.

FANTINE.

Vous croyez?... Et vous croyez qu'on pourrait me la soigner ?

LA THÉNARDIER.

Tiens, c'te bêtise ! un chiffon d'enfant ! la peine n'est pas si grande.

FANTINE.

Oh ! mais non ! non ! Quitter ma fille ! jamais ! jamais !

LA THÉNARDIER, haussant les épaules.

Emmenez-la !

FANTINE.

Mais, mon Dieu ! si vraiment on allait ne pas vouloir de moi dans le pays ? Il faut pourtant que je trouve du travail, puisque c'est pour elle !

LA THÉNARDIER.

Eh bien ! alors, vrai comme je m'appelle Thénardier du nom de mon homme, ne l'emmenez pas !

FANTINE.

Oh ! taisez-vous ! Je m'en vais ; car si je vous écoutais... (Elle se lève et fait quelques pas pour sortir.) Adieu, madame, adieu !

LA THÉNARDIER.

Bonne chance ! (Elle regarde sa fille avec amour et l'embrasse.) Ce n'est pas toi, ma Ponine, qui mourras jamais de faim !

FANTINE, revenant.

Mourir de faim ! mon enfant, mourir de faim !

LA THÉNARDIER.

Ça s'est vu.

FANTINE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! — Mais la laisser, la confier, à qui ?.. (Silence. La Thénardier fait toujours des mamours à son enfant.) Madame, vous êtes une mère, une bonne mère ! Est-ce que vous pourriez me la garder, vous, me la soigner, avec votre petite ?

LA THÉNARDIER.

Faudrait voir.

FANTINE.

Je ne serais pas longtemps à revenir. Je gagnerai de l'argent là-bas, et, dès que j'en aurai un peu, je viendrai chercher la mignonne. — Allons ! il le faut, oh ! je vois bien qu'il le faut.

LA THÉNARDIER.

Elle jouera avec ma Ponine. Soyez tranquille ! on vous la dorlotera bien.. Pour votre argent.

FANTINE.

Combien me prendriez-vous ?

LA VOIX DE THÉNARDIER, dans l'intérieur de l'auberge.

Pas moins de sept francs par mois. Et six mois payés d'avance.

LA THÉNARDIER.

Six fois sept quarante-deux.

FANTINE.

Je les donnerai.

LA VOIX DE THÉNARDIER.

Et quinze francs en dehors pour les premiers frais.

LA THÉNARDIER.

Total cinquante-sept francs.

FANTINE, tirant sa bourse.

Je vais vous les donner. J'ai quatre-vingts francs. Il me restera de quoi aller au pays. En allant à pied.

LA VOIX DE THÉNARDIER.

La petite a un trousseau?

LA THÉNARDIER.

C'est mon mari.

FANTINE.

Sans doute elle a un trousseau, le pauvre trésor! ..— J'ai bien vu que c'était votre mari. — ...Et un beau trousseau encore! Il est là, dans mon sac de voyage.

LA VOIX DE THÉNARDIER.

Faudra le donner.

FANTINE.

Je le crois bien, que je le donnerai! C'est ça qui serait drôle si je laissais ma fille toute nue!

LA VOIX DE THÉNARDIER.

C'est bon!

LA THÉNARDIER.

Donnez-moi l'enfant.

FANTINE, avec hésitation.

Ah! oui!... — Prenez garde de la réveiller. Oh! que je l'embrasse encore! (Elle donne l'enfant.) Vous me la gâterez bien, n'est-ce pas? Vous aimez les enfants, ça se voit. — Adieu, ma Cosette bien-aimée!...

LA THÉNARDIER, regardant le sac de voyage.

Eh bien, mais...

FANTINE.

Ah! le trousseau? Suis-je bête! j'allais oublier son trousseau! (Elle ouvre son sac de voyage et en retire du linge d'enfant.) Voilà les brassières, et les bonnets brodés avec les rubans! et les robes, une robe de soie! comme à une dame! et les petits bas du chérubin! enfin, tout! un trousseau de petite riche!

LA THÉNARDIER.

Bien! c'est bien!

FANTINE.

Et maintenant je pars. Je pars tranquille, bien tranquille. Je suis sûre que vous en aurez soin... comme de la vôtre. Je pars. Que je lui fasse encore une petite risette!... Oh! je vous la reprends une dernière fois, vous permettez? (Elle reprend l'enfant et l'embrasse.) Mon enfant! mon enfant! (La Thénardier la lui reprend.) Oui, reprenez-la; sans ça!... (Elle éclate en sanglots et sort éperdument en criant:) Adieu! adieu!

Fantine partie, la Thénardier pose brusquement l'enfant dans le berceau près de sa fille, et vient sur le devant de la scène compter les écus de Fantine. Thénardier sort de l'auberge et arrive derrière elle sans qu'elle le voie.

THÉNARDIER, raflant et empochant les écus.

Ça va me compléter mon effet de cent dix francs qui échoit demain. — Sais-tu que j'aurais eu l'huissier et un protêt? Tu as fait là une bonne souricière, avec ta petite.

LA THÉNARDIER.

Sans m'en douter.

QUATRIÈME TABLEAU

Javert.

Grande salle à la mairie de Montreuil-sur-Mer. Au fond, à gauche, en pan coupé, large porte vitrée, donnant sur un perron extérieur dont on aperçoit les marches supérieures, fermées en retour par une balustrade de pierre; le tout couvert d'une couche de neige. Au fond, de face, porte à deux battants, avec cette inscription : CABINET DE M. LE MAIRE. A droite, au premier plan, large fenêtre, une table avec cartonnier. Du même côté, en remontant, grand poêle carré en faïence encastré dans la muraille et allumé. Plus haut, une petite porte sur laquelle on lit : PONTS ET CHAUSSÉES; puis une porte plus grande sur laquelle on lit : ÉTAT CIVIL. Le buste de Louis XVIII contre la muraille. A gauche, un escalier de trois ou quatre marches descend à une porte en contre-bas, portant l'inscription : CORPS DE GARDE.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, LE PÈRE SIMON et une dizaine d'OUVRIERS sont groupés autour de la porte du fond, celle du cabinet du maire. Sur le devant, le SECRÉTAIRE, assis à sa table. FANTINE, enveloppée d'un domino brun fané, dont le capuchon recouvre sa tête, et FAUCHELEVENT se chauffant au poêle. La porte du fond s'ouvre; paraît sur le seuil M. MADELEINE.

Le père Simon et les ouvriers, à l'entrée de M. Madeleine, agitent leurs casquettes et leurs bonnets.

Vive Monsieur le Maire! Vive Monsieur Madeleine!

M. MADELEINE.

Eh! qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que vous voulez, mes enfants?

LE PÈRE SIMON.

Monsieur le Maire, voilà. C'est aujourd'hui l'inauguration de votre nouvel atelier de verroteries. Vous faisiez vivre mille ouvriers, monsieur Madeleine, vous allez en faire vivre douze cents; sans compter les femmes et les petits. Or donc, nous venions vous prier de venir, comme vous avez fait il y a trois ans pour l'atelier du Nord, attacher vous-même le bouquet du grand établi. Ça nous portera bonheur. Car vous portez bonheur à tout, monsieur le Maire. Vous avez, on peut le dire, enrichi Montreuil-sur-Mer, en huit ans, et vous l'avez doté. Vous avez fondé un hôpital, une école, une crèche. Vous êtes notre fortune, vous êtes notre exemple, vous êtes notre amitié. Oui, monsieur Madeleine, je voudrais être savant, pour savoir parler, et savoir vous dire : Monsieur Madeleine, nous vous aimons!

TOUS.

Vive Monsieur Madeleine!

M. MADELEINE.

Mes amis, père Simon, je vous remercie. Oui, certainement, je vais aller avec vous poser ce bouquet. Et puis, vous savez, tantôt, on dîne au grand atelier, et je serai au milieu de vous. Allons.

UN OUVRIER.

Monsieur le Maire, pardon, un mot. Ce matin, pendant que j'étais sorti, — sorti pour la première fois après ma maladie, — et que ma femme était dehors aussi, on a ouvert ma porte, on a même un peu forcé ma serrure, et il est entré un malfaiteur... (M. Madeleine se dirige vers la porte.) Écoutez-moi donc! un malfaiteur... qui a laissé cinq louis sur ma table

M. MADELEINE.

Bon! c'est bon! il faudra voir...

L'OUVRIER.

Ah! c'est tout vu. On le connaît, ce malfaiteur-là; c'est monsieur Madeleine!

TOUS.

Vive monsieur Madeleine! (M. Madeleine et les ouvriers sortent par la porte vitrée du fond.)

LE SECRÉTAIRE, qui s'était levé, se rassied en se frottant les mains.

Ah! comme on l'aime, M. Madeleine! tout le monde l'aime!

FAUCHELEVENT.

Excepté moi!

FANTINE.

Et moi!

LE SECRÉTAIRE, à Fantine.

Qu'est-ce que c'est? vous vous permettez?...

FANTINE.

Dame! moi aussi, j'étais ouvrière chez M. Madeleine, je travaillais honnêtement, courageusement; il m'a chassée!

LE SECRÉTAIRE.

C'est la surveillante, Mme Victurnien, qui vous a chassée. M. Madeleine ne s'occupe pas de l'atelier des femmes. — Mais vous, Fauchelevent, pourquoi n'aimez-vous pas M. le Maire?

FAUCHELEVENT.

Oh! il a enrichi le pays, c'est possible; mais il m'a ruiné, moi. Les verroteries, il y a huit ans, c'était aussi ma partie; et j'étais patron. Il est venu, lui, ouvrier, avec son invention, et ç'a été fini. J'ai refusé de travailler pour lui, et, de patron, je suis devenu charretier. L'aimer! oh! non, je ne l'aime pas! et c'est ma bête noire! et je l'abomine comme on n'a jamais abominé depuis qu'on abomine sur la terre! (Paraît Javert à la porte vitrée.)

SCÈNE II

Les Mêmes, JAVERT.

JAVERT, en entrant, à un agent sur le perron.

Cette charrette... Non ! pas de complaisance ! le devoir avant tout ! (Apercevant Fauchelevent.) Ah ! justement ! Fauchelevent !.. (Apercevant Fantine, durement.) Qu'est-ce que vous faites ici, vous ? Et dans ce costume !

FANTINE.

Excusez-moi, monsieur l'inspecteur, c'est pour une légalisation de signature.

JAVERT.

Une légalisation ! pour vous ?

FANTINE.

Oui, monsieur l'inspecteur, c'est pour de l'argent à envoyer. Parce que les Thénardier, des gens qui gardent ma petite à Montfermeil, disent toujours qu'ils n'ont pas reçu mon argent. Alors on me conseille de l'adresser à M. le maire de Montfermeil. Et comme il va falloir que j'envoie cent francs ; sinon, mon enfant...

JAVERT.

Votre enfant ? Vous avez un enfant ? vous, la Fantine !

FANTINE.

Oui, monsieur, j'ai ma petite fille, une petite fille de sept ans, ma Cosette. — Monsieur l'inspecteur, est-ce que je n'ai pas le droit d'être une mère ?

JAVERT.

Non !

FANTINE.

Oh ! à cause de ce que je suis ? Mais si je ne l'avais pas,

mon enfant, et si ce n'était pas pour qu'elle ne souffre pas, pour qu'elle ne meure pas, — mais, monsieur, je ne serais pas ce que je suis ! Oui, si je n'étais pas une mère, ah ! je serais bien plus heureuse, je serais une morte !

LE SECRÉTAIRE.

Voici votre légalisation. C'est dix sous, pour le papier timbré.

FANTINE, donnant les dix sous.

Merci.

JAVERT.

Allez. Et ça a beau être les jours gras, tâchez de ne pas faire de scandale.

FANTINE.

Ah ! ça serait plutôt moi qu'on insulterait ! Vous direz : Je suis faite pour ça. Mais qu'est-ce que vous voulez ? je ne peux pas m'y faire ! (Elle sort par la porte vitrée du fond.)

JAVERT.

A vous, père Fauchelevent. Vous nous avez planté votre charrette de pavés au beau milieu de la place, tout près du trou de sable, et ça peut causer un malheur.

FAUCHELEVENT.

Monsieur Javert, c'est pas moi, c'est les paveurs; pour me jouer un tour. Ils ne m'aiment pas parce que je n'aime pas leur M'sieur Madeleine. Ils ont mis ma charrette exprès au bord de l'endroit dépavé.

JAVERT.

Il fallait l'éloigner et la décharger.

FAUCHELEVENT.

Mais, justement, pour la décharger, j'attends l'inspecteur de la voirie, pour qu'il me compte les pavés.

Bruit et cris au dehors.

JAVERT.

Qu'est-ce qu'il y a?

FAUCHELEVENT.

On dirait une batterie.

JAVERT, regardant au dehors par la porte du fond.

Ah! c'est cette misérable Fantine! — Ah! attends, va! attends! (Il s'élance par le perron du fond.)

FAUCHELEVENT, au secrétaire.

Oh! ce M. Javert! est-il rude! Honnête homme, mais d'un rude! Et quand il vous regarde entre les yeux!... Notez bien qu'il regarde tout le monde comme ça. Oui, tout le monde, même M. le maire. Je dirais presque : surtout M. le maire!

LE SECRÉTAIRE.

Vous rêvez, père Fauchelevent!

FAUCHELEVENT.

Non! non! M. Javert reluque M. Madeleine d'une certaine façon!... On dirait qu'il a aussi contre lui quelque chose. — Mais M. Gendron doit être à son bureau maintenant. S'il veut venir compter mes pavés... (Il sort par la première porte de droite.)

Entre par la porte du corps de garde Javert, précédant Fantine amenée par trois agents de police. Foule derrière eux. On voit aussi des curieux accourir à la porte vitrée du fond.

JAVERT, à Fantine.

Ah! vous voulez qu'on vous mette en face de M. le Maire? Eh bien, venez!

FANTINE.

Oui, mais vous devriez plutôt me laisser aller, mon bon

monsieur l'inspecteur. Vraiment vous le devriez. Vous avez été témoin, mais pas du commencement. Je me suis débattue contre ce monsieur, c'est vrai; mais vous ne savez pas ce qu'il m'avait fait, lui. J'allais devant le café Morel, j'allais et je venais tranquillement sans rien dire à personne. Et, tout d'un coup, il me met une poignée de neige dans le dos, là, entre les deux épaules; ça m'a saisie! — Je suis un peu malade, voyez-vous; je tousse, j'ai dans l'estomac comme une boule qui me brûle, j'ai la fièvre. — Je ne lui parlais pas, je ne lui avais rien fait. Chaque fois que je passais devant lui, il me disait des sottises, et je ne lui répondais pas. Je crois qu'il était un peu animé. Et voilà qu'il se glisse et qu'il me met de la neige! — J'ai peut-être eu tort de me rebiffer, mais on n'est pas maître. Quelque chose de si froid, dans le dos, sans qu'on s'y attende! — C'est égal, j'ai eu tort. Pourquoi ce monsieur s'est-il en allé? je lui demanderais pardon.

JAVERT.

Vous direz ça au tribunal.

FANTINE, tressaillant.

Au tribunal! Quand?

JAVERT.

Je ne sais pas; dans une semaine ou deux. Vous en serez quitte pour un mois de prison.

FANTINE.

La prison! Oh! mon Dieu! mon Dieu! la prison! Mais je n'y serais qu'une semaine, tout serait perdu. D'ici à trois jours, j'ai cent francs à payer, cent francs! ou autrement, on me renverra ma petite, ma Cosette! Je vais vous dire, monsieur l'inspecteur; c'est les Thénardier, des aubergistes, des paysans, ça n'a pas de raisonnement. Il leur faut de l'argent. — Oh! pas de prison! Ma Cosette, mon petit ange de la bonne sainte Vierge, qu'est-ce qu'elle deviendrait,

pauvre loup? Pas de prison! C'est une petite qu'on mettrait à même sur la grande route, va comme tu pourras! en plein cœur d'hiver! Si c'était plus grand, ça gagnerait sa vie; mais ça ne peut pas, c'est si jeune! Il faut avoir pitié de cette chose-là, mon bon monsieur!

JAVERT.

Avoir pitié d'une malheureuse qui se jette à coups de pied et de poing sur le monde! Ah! tu iras en prison! tu iras!

Entre M. Madeleine, suivi de quelques ouvriers.

SCÈNE III

FANTINE, JAVERT, M. MADELEINE.

JAVERT, à Fantine.

Tenez! le voilà, M. Madeleine!...

FANTINE.

Ah! le voilà!

JAVERT.

... Parlez-lui un peu, et voyons s'il vous empêchera d'aller en prison.

FANTINE.

Ah! j'irai en prison! Ah! oui, que je vais lui parler alors, à votre vertueux M. Madeleine! C'est lui qui m'a chassée, ou qui m'a laissé chasser, il y a six mois. C'est lui qui est cause de ma honte, c'est lui qui est cause de tout. Parce que j'avais un enfant! si ce n'est pas une horreur! — Ah! si c'était la paresse ou la coquetterie qui m'avait menée à n'être plus l'ouvrière rangée que j'étais! Mais non, je travaillais, je n'avais jamais manqué. Renvoyer une pauvre fille qui fait honnêtement son ouvrage! — Alors je n'ai plus rien gagné, et tout le malheur est venu. J'ai lutté encore! mais j'avais ma petite Cosette, et voilà que mon enfant est tom-

bée malade là-bas, et il fallait de l'argent!... J'ai vendu mon dernier meuble, j'ai vendu ma dernière robe, j'ai vendu mes cheveux! (Elle rabat le capuchon de son domino et saisit à poignes mains ses cheveux courts et en désordre, coiffés d'un méchant bouquet de fleurs artificielles souillé de boue.) Et puisque je vais aller en prison, puisque Cosette mourra et qu'alors je mourrai, eh bien! oui, je suis bien aise de lui parler avant, à M. le Maire, pour l'insulter, pour l'appeler monstre, et pour lui jeter ma boue à la face!

Elle arrache de ses cheveux son bouquet et le jette au visage de M. Madeleine.

CRI GÉNÉRAL D'INDIGNATION.

Oh!

M. MADELEINE, avec un premier mouvement de colère.

Malheureuse!.. (Se reprenant.) Oh! oui, si malheureuse!...

JAVERT, à ses hommes.

Empoignez cette femme! (Les agents saisissent Fantine.)

M. MADELEINE.

Non, inspecteur Javert; laissez cette femme en liberté.

FANTINE, éperdue.

Qu'est-ce qu'il dit?

JAVERT.

J'ai mal entendu, monsieur le maire.

M. MADELEINE.

Non pas. Je me porte caution pour cette femme, et je réponds d'elle.

JAVERT.

Pardon, monsieur le maire, c'est impossible! Elle a manqué grossièrement à un monsieur dans la rue.

M. MADELEINE.

Inspecteur Javert, j'étais sur la place comme vous emmeniez cette femme. Il y avait encore des groupes, je me

suis informé, j'ai tout su; c'est cet homme qui a eu le premier tort, et qui, en bonne police, aurait dû être arrêté.

JAVERT.

Cette misérable vient encore de vous insulter, vous, monsieur le maire.

M. MADELEINE.

Je n'ai pas senti l'insulte.

JAVERT.

Monsieur le maire a eu cependant un premier mouvement...

M. MADELEINE.

Le premier n'est pas toujours le bon. En tout cas, mon injure est à moi peut-être!

JAVERT.

Elle est avant tout à la justice. Il y a récidive. Cette femme a mérité six mois de prison; elle les fera.

M. MADELEINE.

Écoutez bien ceci: elle n'en fera pas un jour.

JAVERT.

Monsieur le maire, permettez...

M. MADELEINE.

Plus un mot!

JAVERT.

Pourtant...

M. MADELEINE.

Je vous ai ordonné de vous taire.

Javert s'arrête court, salue d'un mouvement sec M. Madeleine, et fait signe à ses agents de laisser Fantine.

FANTINE, effarée, allant à M. Madeleine.

Qu'est-ce que c'est? C'est vous qui me délivrez maintenant! vous!

M. MADELEINE.

Je ne savais rien de ce que vous avez dit. Je crois que c'est vrai. J'ignorais même que vous eussiez quitté mes ateliers. Mais je réparerai le mal. Je ferai venir votre enfant, ou vous irez la rejoindre. Vous redeviendrez honnête en redevenant heureuse... Et même, écoutez : si vous avez souffert ce que vous dites, et je n'en doute pas, vous n'avez jamais cessé d'être pardonnée là-haut. Oh! pauvre femme !..

FANTINE.

Est-ce vrai? Bon Dieu du ciel! est-ce possible? Oh! oh!

Elle tombe à genoux, saisit les mains de M. Madeleine, y colle ses lèvres, et s'évanouit.

M. MADELEINE.

Mes amis, aidez à la transporter à l'infirmerie de la fabrique. Passez par mon cabinet, c'est le plus court. J'irai la voir tout à l'heure. (Tous sortent, emportant Fantine.)

SCÈNE IV

M. MADELEINE, JAVERT.

M. MADELEINE, à Javert qui s'éloigne.

Monsieur l'inspecteur, attendez. — Je vous ai parlé durement tout à l'heure...

JAVERT, grave et froid.

Monsieur le maire était dans son droit. Monsieur le maire est un magistrat, je suis son inférieur. Monsieur le maire était indulgent pour cette femme, je n'aurais pas dû m'en étonner.

M. MADELEINE.

Vous dites?

JAVERT.

Je dis que je n'aurais pas dû m'en étonner; monsieur le maire est très bon.

M. MADELEINE.

Oh! très bon!..

JAVERT.

Trop bon, si j'ose le dire. Quand on est bon pour les mauvais...

M. MADELEINE.

Les mauvais ne sont souvent que les malheureux.

JAVERT.

Les mauvais sont les mauvais! Je les connais bien. Tel que vous me voyez, je suis né, moi, dans une prison, de parents... de parents hors la loi. Ça aurait pu me faire détester ou mépriser la loi; ça me l'a fait aimer, ça me l'a fait vénérer.

M. MADELEINE.

Certes, quand la loi est la justice...

JAVERT.

La loi est toujours la justice! J'ai l'honneur d'être le serviteur de la loi. Je n'ai pas à comprendre, je n'ai pas à juger, j'exécute la loi. Je suis sûr de ne jamais me tromper. — Quant à ceux qui sont tombés une fois dans le mal, je vous dis que je les connais. Vous ne savez peut-être pas que, tout jeune, j'étais déjà... (Il regarde M. Madeleine fixement.)

M. MADELEINE.

Vous étiez déjà ?....

JAVERT, d'un ton significatif.

J'étais employé dans les chiourmes. Dans les chiourmes du Midi.

M. MADELEINE.

Ah!

JAVERT.

J'ai donc pratiqué de longue main ces gens-là. Rien de bon ne peut sortir d'eux, rien! S'ils ont l'air parfois d'être meilleurs, ils sont pires, ils sont hypocrites. Vis-à-vis d'eux, le devoir du fonctionnaire tient en deux mots : veiller, surveiller.

Entre Fauchelevent suivi d'un employé.

FAUCHELEVENT, à l'employé.

Venez, monsieur Gendron, venez, s'il vous plaît, compter mes pavés!

M. MADELEINE.

Ah! oui, mais, monsieur Fauchelevent, il faut d'abord écarter votre charrette, qui est là à un endroit dangereux.

FAUCHELEVENT, aigrement.

Eh ben, m'sieur, c'est ce que je vais faire.

M. MADELEINE.

Oh! pas tout seul. (On entend sonner une cloche.) Les ouvriers sortent de la fabrique, ils vont vous donner un coup de main.

FAUCHELEVENT.

Je n'ai pas besoin de vos ouvriers Je ne veux pas vous avoir d'obligation, à vous.

M. MADELEINE, avec impatience.

Si c'est votre plaisir de vous faire estropier!...

FAUCHELEVENT.

On ne vous demande pas d'avis et on ne vous demande pas d'aide. Venez, monsieur Gendron. (Il sort par l'escalier du fond.)

M MADELEINE, remontant vers la porte vitrée.

Vieil entêté ! Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

LA VOIX DE FAUCHELEVENT, sur la place.

Allons ! retirez-vous de là, tas de feignants ! — Aoh !

CRI GÉNÉRAL, sur la place.

Ah ! (M. Madeleine et Javert courent au perron.)

JAVERT.

La charrette s'est renversée sur lui.

M. MADELEINE.

Et dans le sable ! Elle va s'enfoncer !

LA VOIX DE FAUCHELEVENT.

Au secours !

JAVERT.

Courez chercher un cric ! vite ! vite !

M. MADELEINE.

Trop long ! Dix louis à qui soulèvera la charrette. — Quinze louis !

JAVERT.

La charrette s'enfonce.

M. MADELEINE.

Vingt-cinq louis.

LE PÈRE SIMON, sur le perron.

Ah ! monsieur Madeleine, ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque...

JAVERT, regardant M. Madeleine.

C'est la force...

M. MADELEINE, prêt à s'élancer.

J'y vais !

JAVERT.

A quoi bon? Je n'ai connu qu'un homme, un seul, capable de soulever une charrette chargée de pavés...

M. MADELEINE, regardant Javert.

Ah!

JAVERT.

C'était un forçat du bagne de Toulon. Je n'ai connu qu'un homme qui pût remplacer un cric, c'était ce forçat.

LA VOIX DE FAUCHELEVENT.

Ha! ça m'écrase! ha!

M. MADELEINE.

A la garde de Dieu!

Il s'élance et disparaît par le perron. Sur la place, cri de terreur.

LES OUVRIERS, sur la place.

Monsieur Madeleine!... Arrêtez!

JAVERT, sur la porte du perron, regardant

Il se jette sous la charrette... — Ah! il ne peut pas! Il va être écrasé avec l'autre... Oh! la voiture se soulève!...

LES OUVRIERS.

Aidons! — Vive Monsieur Madeleine!

JAVERT.

Fauchelevent sauvé! Et lui — debout!

Rentre M. Madeleine, pâle, haletant, les vêtements en désordre, maculés de sable et de neige.

Monsieur, mes compliments. — (M. Madeleine se dirige vers son cabinet.) Monsieur le maire, pardon! avant que vous rentriez, j'aurais à vous demander un congé de quelques jours.

M. MADELEINE.

Pourquoi faire?

JAVERT.

Pour aller à Paris. Je crois avoir reconnu, dans des circonstances très particulières, un ancien forçat récidiviste, et je voudrais l'aller dénoncer.

M. MADELEINE.

Allez !

CINQUIÈME TABLEAU

Fausse piste.

Le cabinet du Maire.

SCÈNE PREMIÈRE

FAUCHELEVENT, SŒUR SIMPLICE écrivant.
Puis, M. MADELEINE.

FAUCHELEVENT.

Sœur Simplice, il est bien connu que vous aimeriez mieux mourir que de mentir ; mais, puisque vous écrivez à Mme la supérieure de ce couvent du Petit-Picpus où vous voulez bien m'adresser...

SŒUR SIMPLICE.

Eh bien ?

FAUCHELEVENT.

C'est au sujet de c'te faiblesse qu'on dit que je garderai dans la jambe, vous savez ? Ça ne saurait nuire dans le jardinage, qui va être ma partie, et ça ne serait peut-être point mentir de n'en rien dire.

SŒUR SIMPLICE.

Si ! père Fauchelevent ; ne pas dire toute la vérité, ce n'est pas dire la vérité. Ce que je dis surtout à la supérieure, c'est que vous êtes un brave et digne homme, profondément reconnaissant envers qui vous a fait du bien.

FAUCHELEVENT.

Oh! oui! à donner ma vie, à mon tour, pour M. Madeleine!

SOEUR SIMPLICE.

Père Fauchelevent, voici la lettre d'introduction. Et voici ce que M. le maire m'a chargée de vous remettre, puisque vous partez demain matin pour Paris. (Elle lui donne une lettre et un billet de banque.)

FAUCHELEVENT.

Mille francs!

SOEUR SIMPLICE.

M. Madeleine vous achète votre charrette et votre cheval.

FAUCHELEVENT, secouant la tête.

Oh! sœur Simplice, vous qui êtes la vérité même, direz-vous que mon cheval éclopé et ma charrette brisée, ça vaut mille francs?

SOEUR SIMPLICE.

Pour vous, non; pour M. le Maire, oui; à cause de la bonne action que vous lui avez fait faire. (Entre M. Madeleine.)

FAUCHELEVENT, suffoqué.

Ah! sœur Simplice! Ah! monsieur le maire! il faudra donc que je m'en aille d'ici en pleurant toutes les larmes de mes yeux! (Il sort.)

M. MADELEINE.

Brave homme! — Sœur Simplice, comment va votre malade?

SOEUR SIMPLICE.

Un peu mieux. Le médecin croit qu'il sauverait cette pauvre Fantine, si seulement on pouvait lui amener son enfant...

M. MADELEINE.

Eh! depuis quinze jours, j'ai écrit trois fois à ces Thénar-

dier qui gardent Cosette. Toujours pas de réponse ! Je crois qu'il faudra que j'aille moi-même chercher l'enfant à Montfermeil.

SŒUR SIMPLICE.

Oh ! oui, faites cela, monsieur Madeleine ! Sauvez cette âme en peine ! Ah ! vous n'en avez guère rencontré de plus malheureuse, vous qui aimez tous les malheureux.

M. MADELEINE.

J'aime tous les malheureux, oui... (Il s'assied, pensif.) Mais, ma sœur, pourquoi cela n'emplit-il pas le cœur, d'aimer tout le monde ? Je me figure que, pour le satisfaire, ce pauvre cœur avide, il faut aimer, non pas seulement tout le monde, mais quelqu'un, — je ne sais, une femme, un enfant. Il faut être aimé de quelqu'un.

SŒUR SIMPLICE.

Mieux vaut ne pas trop approfondir ces choses-là, monsieur Madeleine ! — Contentez-vous, en attendant, d'être aimé de tous. Oui, il y avait au monde deux êtres qui vous haïssaient, Fauchelevent et Fantine. Mais comme vous vous vengez, monsieur Madeleine ! A présent, les voilà aussi qui vous adorent, vos deux seuls ennemis !

M. MADELEINE.

Oh ! les deux seuls ! (La porte s'ouvre ; paraît Javert.) Javert !

JAVERT, sur le seuil, très humble.

Monsieur le maire veut-il avoir la bonté de me recevoir ?

M. MADELEINE.

Entrez, Javert. — Sœur Simplice, retournez, je vous prie, auprès de Fantine. J'espère pouvoir aller, demain matin, chercher moi-même Cosette à Montfermeil.

Sort sœur Simplice

SCÈNE II

M. MADELEINE, JAVERT

M. MADELEINE.

Qu'y a-t-il, Javert?

JAVERT.

Il y a, monsieur le maire, qu'un acte coupable a été commis.

M. MADELEINE.

Quel acte?

JAVERT.

Un agent inférieur de l'autorité, dans cette ville, a manqué de respect à un magistrat de la façon la plus sérieuse.

M. MADELEINE.

Quel est cet agent?

JAVERT.

Moi.

M. MADELEINE.

Vous?

JAVERT.

Moi.

M. MADELEINE.

Et quel est ce magistrat qui aurait à se plaindre de l'agent?

JAVERT.

Vous, monsieur le maire.

M. MADELEINE.

Que dites-vous là, Javert? Vous m'avez manqué de respect, à moi?

JAVERT.

Oui, monsieur, et je viens vous prier de vouloir bien

provoquer ma destitution d'inspecteur de police. J'aurais pu donner ma démission; mais donner sa démission, c'est honorable. J'ai failli, je dois être puni. Il faut que je sois chassé.

M. MADELEINE.

Je ne comprends pas.

JAVERT.

Vous allez comprendre. — Monsieur le maire, je ne vous ai jamais aimé. Depuis que je suis ici, je vous ai toujours vu prendre parti pour ceux qui sont en faute. L'autre semaine encore, avec cette Fantine. La bonté qui consiste à donner raison à celui qui est en bas contre celui qui est en haut, c'est pour moi la mauvaise bonté; vous êtes bon de cette bonté-là. Moi, je suis juste. Je ne vous aime pas.

M. MADELEINE.

C'est votre droit.

JAVERT.

Oh! sans doute, si je m'étais contenté de ne pas vous aimer! — Monsieur le maire, je vous ai demandé, il y a quinze jours, la permission d'aller à Paris. Savez-vous ce que j'y suis allé faire?

M. MADELEINE.

Peu m'importe!

JAVERT.

Je suis allé vous dénoncer.

M. MADELEINE.

Me dénoncer!

JAVERT.

A la préfecture.

M. MADELEINE.

Comme maire ayant empiété sur la police?

JAVERT.

Comme ancien forçat. *Mouvement de M. Madeleine. Un silence.* Je

le croyais. Depuis longtemps j'avais des idées. Une ressemblance frappante. Votre force physique. Cette charrette soulevée. Est-ce que je sais, moi ? des bêtises ! Mais enfin, je vous prenais pour un nommé Jean Valjean.

M. MADELEINE.

Un nommé ?...

JAVERT.

Jean Valjean. J'avais vu ce Jean Valjean quand j'étais garde-chiourme à Toulon. Il avait fait son temps, il était libéré. Mais, à peine sorti du bagne, il avait encore volé. Vol à main armée, dans un chemin public, sur un petit savoyard. Cas de récidive ; travaux forcés à perpétuité. Depuis huit ans, on le cherchait. Moi, je m'étais figuré... Enfin ma haine m'a décidé, — et je vous ai dénoncé.

M. MADELEINE.

Et que vous a-t-on répondu ?

JAVERT.

Que j'étais fou.

M. MADELEINE.

Eh bien ?

JAVERT.

Eh bien, on avait raison.

M. MADELEINE.

C'est heureux que vous le reconnaissiez !

JAVERT.

Il le faut bien, — puisque le véritable Jean Valjean est trouvé.

M. MADELEINE.

Ah !

JAVERT.

Monsieur le maire, vous ressemblez, trait pour trait, à un individu disant se nommer Champmathieu, qui a été arrêté

dernièrement pour un vol de pommes. Ce misérable vient d'être reconnu à Arras pour être Jean Valjean, par les condamnés à vie Chenildieu, Brevet et Cochepaille. Même air, même âge, même taille; enfin, c'est lui! — C'est en ce moment-là même que j'apportais à Paris ma dénonciation. On me répond que Jean Valjean est à Arras, au pouvoir de la justice. Je veux voir par moi-même; je vais à Arras; on m'amène le Champmathieu...

M. MADELEINE.

Et alors?...

JAVERT.

Monsieur le maire, la vérité est la vérité. J'en suis fâché, mais c'est cet homme-là qui est Jean Valjean. Moi aussi, je l'ai reconnu.

M. MADELEINE.

Vous êtes sûr?

JAVERT, avec un rire douloureux.

Oh! sûr! Et même, depuis que j'ai vu le vrai Jean Valjean, je ne comprends pas comment j'ai pu croire autre chose. (Avec gravité et dignité.) Je vous demande pardon, monsieur le maire.

M. MADELEINE.

Et que dit cet homme?

JAVERT.

Ah! dame! pour un forçat, c'est grave. Un vol de pommes, pour un forçat, n'est plus un délit, c'est un crime. Ce n'est plus la police correctionnelle, c'est la cour d'assises. Ce n'est plus quelques jours de prison, ce sont les galères à perpétuité. D'ailleurs, il y a l'affaire du petit savoyard qu'on va reprendre. — Mais ce Jean Valjean est un drôle habile. Vous me demandez ce qu'il dit? Il ne dit rien, ou presque rien. Il prend un air étonné. Il joue le simple et la brute. Il dit : Je suis Champmathieu! et il ne sort pas de là. Mais les témoignages et les preuves l'écrasent. Le vieux coquin

sera condamné. C'est porté aux assises d'Arras. Je vais y aller pour témoigner. Je suis cité.

M. MADELEINE.

Et quand ça doit-il se juger ?

JAVERT.

Demain.

M. MADELEINE.

Demain ! — Alors vous partez ?...

JAVERT.

Ce soir, tout à l'heure ; par la diligence.

M. MADELEINE.

Et combien de temps durera l'affaire ?

JAVERT.

Un jour tout au plus ; l'arrêt sera prononcé demain dans l'après-midi. Mais je n'attendrai pas l'arrêt, qui ne peut manquer ; sitôt ma déposition faite, je reviendrai ici.

M. MADELEINE, le congédiant du geste.

C'est bien !

JAVERT, immobile.

Pardon, monsieur le maire...

M. MADELEINE.

Qu'est-ce encore ?

JAVERT.

Monsieur le maire, il me reste une chose à vous rappeler.

M. MADELEINE.

Laquelle ?

JAVERT.

C'est que je dois être destitué.

M. MADELEINE.

Javert, vous êtes un homme d'honneur, et je vous estime. Vous vous exagérez votre faute. J'entends que vous gardiez votre place.

JAVERT.

Monsieur le maire, je ne puis vous accorder cela. J'ai offensé l'autorité dans votre personne, moi agent de l'autorité ! Si l'un de mes subordonnés avait fait ce que j'ai fait, je l'aurais déclaré indigne du service, et chassé. Je dois me traiter comme je traiterais tout autre. — Monsieur le maire, le bien du service veut un exemple. Je demande simplement la destitution de l'inspecteur Javert.

Il salue profondément et se retire. M. Madeleine tombe sur une chaise, atterré.

SIXIÈME TABLEAU

Une tempête sous un crâne.

La chambre de M. Madeleine. Petite et très simple. Papier clair à fleurettes sur fond crème. A droite, petite bibliothèque au premier plan, fenêtre avec rideaux de vitrage au second. A gauche, couchette basse, en bois peint en gris ; toilette à côté, avec miroir au mur. Au fond, porte à droite, cordon de sonnette auprès. Cheminée en bois peint en gris, à gauche. Sur la cheminée les deux flambeaux de M. Myriel. Une table avec livres et papiers.

La portière achève d'arranger le feu dans la cheminée. Elle se relève, allume avec un bougeoir les deux flambeaux de la cheminée, va les poser sur la table, et sort.

M. MADELEINE, au dehors.

Bien ! merci !... Non, je n'ai besoin de rien.

Entre M. Madeleine. Promenant ses regards autour de lui :

Enfin ! je suis seul !.. Quelle journée ! (Il tombe assis sur une chaise près de la table.) Où en suis-je ? Est-ce que je ne rêve pas ? Est-ce que c'est réel tout ça ? Est-il bien vrai que j'aie parlé tantôt à ce Javert, et qu'il m'ait dit ces choses ?

Ce Champmathieu ! que peut être ce Champmathieu ? Il me ressemblerait à ce point ! oh ! c'est inouï ! c'est inouï !

Il se lève et marche avec agitation.

Que faire ? C'est pour demain. Je n'ai pas une minute à perdre. Si je veux aller à Arras, il faudra partir dans quelques heures, de grand matin... (Se revoltant.) Seulement,

est-ce que je vais partir? est-ce que je vais me dénoncer? me livrer? Mais c'est affreux! mais c'est abominable!...

Voyons, voyons, du calme, un peu de calme! ou je n'arriverai à rien. (Réfléchissant.) Ah! d'abord... (Il tire le cordon de sonnette. Entre la portière.)

LA PORTIÈRE.

Monsieur le maire?...

M. MADELEINE.

Madame Mancel, allez tout de suite, je vous prie, chez Scaufflaire, vous savez, le loueur de voitures. Dites-lui de ma part que j'ai besoin de sa carriole, et qu'il me l'amène demain avant le jour. A cinq heures.

LA PORTIÈRE.

Ah! je sais, sœur Simplice m'a dit... Monsieur le maire veut aller lui-même chercher Cosette, la petite fille de Fantine. Comme monsieur le maire est bon!

M. MADELEINE.

Allez. — Ah! j'ai à travailler: qu'on ne me dérange sous aucun prétexte.

Sort la portière.

Debout près de la porte.

De cette façon, je ne ferai que ce que je voudrai. J'irai à Arras, ou j'irai à Montfermeil. La situation est tout ce qu'il y a de plus grave mais j'en suis le maître.

Il pousse le verrou de la porte, puis revient près de la table.

Et maintenant... maintenant, comme toujours, venez, je vous appelle, vous, mon témoin, mon guide, mon juge, d'autant plus présent et vivant pour moi que vous n'êtes plus! Venez, vous qui m'avez dit : Je t'achète ton âme! En ce moment, comme autrefois, tout est obscur en moi, je ne vois plus, je ne sais plus, je... Venez! aidez-moi, conduisez-moi, éclairez-moi!

Mon premier mouvement, ma première impression, quand

Javert m'a parlé, ç'a été, je l'avoue, un sentiment de satisfaction, de délivrance. Ce Javert qui me troublait depuis si longtemps, qui semblait m'avoir deviné, qui m'avait deviné, pardieu! le voilà dérouté, occupé ailleurs, absolument dépisté! Il me l'a dit lui-même : il tient son Jean Valjean, il va me laisser tranquille.. Alors, c'est fini, je suis quitte, je suis libre, je respire!

Tu respires! tu respires!... Et l'autre? et l'innocent? tu l'oublies? Qu'est-ce qui parle là en toi? l'instinct physique, l'instinct de la conservation. Mais ta raison? qu'est-ce qu'elle dit, ta raison, ta pensée d'homme?

Eh bien, mais elle dit... elle dit que ce qui arrive là n'est pas dans les choses ordinaires; elle dit qu'il a fallu un concours étrange de circonstances, une sorte d'influence plus qu'humaine, pour ménager, pour préparer, de loin, dans l'ombre, cette miraculeuse ressemblance. Enfin, je ne suis pour rien, moi, dans ce qui arrive! Et je me demande... Serait-ce vous, mon sauveur, vous à qui j'ai dû, il y a huit ans, ma première délivrance... — à preuve, ces flambeaux, ces flambeaux conservés à tout risque, que vous m'avez donnés, pourquoi? pour détourner de moi l'accusation terrible qui me rejetait au bagne... — serait-ce, aujourd'hui, grâce à vous aussi que se sont si bien arrangés ces événements incroyables? Oui, qui sait si ce n'est pas votre intercession bénie qui veut m'épargner cette fois encore? Qui sait si?...

Ah! hypocrite! hypocrite! oses-tu bien?... Voilà que tu fais de ton bon ange ton complice!

L'homme juste a donné un but à ta vie; mais quel but? Non, ce n'était pas, après le vol odieux de cette argenterie, ce n'était pas de cacher ton crime, c'était de l'expier! ce n'était pas de sauver ta personne, c'était de sauver ton âme! ce n'était pas de dépister la police, c'était, il te l'a dit, de devenir un honnête homme, c'était de racheter ton exécrable passé! Eh bien, si tu fais une action infâme, tu ne le rachètes pas, ton passé, tu le continues! Tu rede-

viens un voleur, un voleur! le plus abominable des voleurs! tu voles à un autre son nom, sa paix, sa vie! Et qu'est-ce que je dis, un voleur? tu es un assassin, l'assassin d'une âme! Veux-tu etre ce voleur? veux-tu être cet assassin? Non, oh! non sûrement je ne le veux pas, et je crois bien que je ne le pourrais plus. — Alors, n'hésite donc pas! va-t'en à Arras! délivre le pauvre homme, et livre-toi, dénonce-toi! (Baissant la tête.) — Allons, c'est bon, je me denoncerai... (Tombant assis sur la couchette.) Je me dénoncerai.

Ah! je souffre! je souffre!... C'est comme un tourbillon dans ma tête! La fièvre me brûle. On étouffe ici.

Il se lève, va en chancelant à la fenêtre et l'ouvre toute grande.
Respirant fortement.

Oh! le bon air glacé!

Après un instant, il revient vers la table, et, tout à coup, s'arrêtant :

Ah çà mais, et Fantine! je l'oublie, la pauvre femme! En vérité, j'oublie tout. C'est positif, je ne pense absolument qu'à moi. Sauver ma personne ou sauver mon âme, c'est moi, moi, et toujours moi! Songeons donc un peu aux autres!

Voyons, je me dénonce, on me reprend, on me remet au bagne, c'est bien. Et puis?... Que se passe-t-il ici? Ah ici, il y a une ville, une industrie, des ouvriers, des femmes, des vieux grands-pères, des pauvres gens. Je fais vivre tout ça. Moi de moins, c'est l'âme de moins, tout meurt. Et cette femme, dont j'ai causé sans le vouloir tout le malheur? et cette enfant, cette pauvre petite Cosette en proie à ces infâmes Thenardier? Si je disparais, la mère meurt, l'enfant devient ce qu'elle peut. Et tout ça, toutes ces ruines, toutes ces desolations, pourquoi? pour qui? Pour un vieux mendiant qui ne sera guère plus malheureux au bagne que dans son galetas, pour je ne sais quel vagabond qui...

Non! non! tu mens, tu mens, tu mens!... Ah Dieu! voilà un homme, un vieillard, sur qui ta ressemblance pèse

comme un crime, qui va être pris pour toi, qui va être condamné à ta place, qui va finir ses jours dans l'abjection et dans l'horreur. Toi! reste *mossieu le Maire*, comment donc! et chapeaux bas partout où tu passes! Va, marche dans ton orgueil, heureux, vertueux, admiré, adoré!... Et, pendant ce temps-là, pendant que tu seras ici dans la joie, il y aura quelqu'un qui portera ton nom dans l'ignominie, quelqu'un qui traînera ta chaîne au bagne! Oui, c'est bien arrangé ainsi... Ah! misérable!... (Il tressaute avec épouvante.) Qui est-ce qui a crié : misérable?

(Une pause. Il revient à lui, essuie son front et redescend.)

Allons, assez de lâcheté! J'irai demain à Arras, je serai dans un mois au bagne. C'est dit, c'est promis, c'est résolu. Tout est fini.

Disons adieu à cette existence si bonne et si pure, à l'honneur, à la liberté. Je ne me promènerai plus dans les champs et par la ville. Je ne donnerai plus des sous aux petits enfants. Je quitte à jamais ma petite chambre, si propre, si claire, si gaie. Je ne dormirai plus, calme, sur cette couchette. Je n'écrirai plus sur cette petite table, je ne lirai plus dans ces livres. Et vous, mes flambeaux bien-aimés, vous ne m'éclairerez plus! — Au lieu de tout ce doux bien-être, la chiourme, le carcan, la chaîne au pied, les coups de bâton de l'argousin, la promiscuité, l'ordure!... A mon âge!... (Prenant sa tête dans ses mains.) Oh! c'est trop! c'est trop! Je ne peux pas! je ne peux pas! (Tombant à genoux.) Grâce! grâce! ayez pitié de moi, mon juge! ayez pitié! pitié! Je ne sais pas si c'est nécessaire, mais vous voyez bien que c'est impossible!

(Le front dans ses mains, appuyé au dossier d'un fauteuil, il pleure à sanglots.)

SEPTIÈME TABLEAU

L'Affaire Champmathieu.

La salle des assises à Arras.

LE PRÉSIDENT, L'AVOCAT GÉNÉRAL. L'AVOCAT DE L'ACCUSÉ; CHAMPMATHIEU, entre deux gendarmes; JAVERT, sur le banc des témoins; plus tard, CHENILDIEU, BREVET, COCHEPAILLE. JURÉS, AVOCATS, TÉMOINS; LE PUBLIC.

L'AVOCAT GÉNÉRAL, achevant son réquisitoire.

... Ainsi, messieurs les jurés, ce forçat, ce voleur du petit Savoyard, pris de nouveau sur la voie publique en flagrant délit de vol de pommes, essaye de jouer devant vous je ne sais quelle impudente comédie, dont vous ne pouvez être les dupes; il simule l'imbécillité; il nie tout, il nie son crime, il nie son nom, il nie son identité. Cependant quatre témoins le reconnaissent : Javert, l'intègre inspecteur de police Javert, et trois de ses compagnons d'ignominie, les forçats Chenildieu, Brevet et Cochepaille. Vous ferez justice, messieurs les jurés. Nous réclamons l'application de la loi dans toute sa rigueur. (Il se rassied.)

JAVERT, se levant.

Monsieur le président, je ne suis plus nécessaire ici, et je dois être de retour dès demain matin à Montreuil-sur-Mer. J'ai demandé au tribunal la permission de me retirer.

LE PRÉSIDENT.

Le ministère public ou la défense ne s'oppose point au départ du témoin? (L'avocat général et le défenseur font un signe d'acquiescement.) Inspecteur Javert, avant de quitter l'audience, vous maintenez votre déclaration?

JAVERT.

Oui, monsieur le président. (Montrant Champmathieu.) Cet homme ne s'appelle pas Champmathieu. C'est le forçat Jean Valjean. Je l'ai vu à Toulon. Je le reconnais.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien. Allez. (Javert salue et sort.) La défense a-t-elle quelque chose à ajouter?

L'AVOCAT.

Je supplie Messieurs les jurés, si l'identité de Jean Valjean leur paraît évidente, d'avoir égard à la brièveté d'intelligence de ce malheureux, éprouvé par de longues souffrances au bagne et hors du bagne. Je supplie la cour de lui appliquer les peines de police qui atteignent le condamné en rupture de ban, et non le châtiment terrible qui atteint le forçat récidiviste. (Il s'assied.)

LE PRÉSIDENT.

Accusé, levez-vous. (Le gendarme pousse du coude Champmathieu, qui se lève.) Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

CHAMPMATHIEU.

J'ai à dire ça : que j'ai été charron à Paris. Même que j'étais chez M. Baloup, boulevard de l'Hôpital. Vous n'avez qu'à demander le père Champmathieu. Après ça, je ne sais pas ce qu'on me veut.

LE PRÉSIDENT.

Accusé, dans votre intérêt, je vous interpelle une dernière fois. Êtes-vous, oui ou non, le forçat libéré Jean Valjean?

CHAMPMATHIEU.

Je suis le père Champmathieu, quoi! c'est clair! Je n'ai pas volé. J'ai ramassé des pommes par terre. Il y a trois mois que je suis en prison, et qu'on me trimbale, et qu'on parle contre moi, et qu'on me dit: Répondez. Le gendarme, qui est bon enfant, me pousse le coude et me dit tout bas: Réponds donc! Je ne sais pas expliquer, moi; je n'ai pas fait les études. Vous dites Jean Valjean, Jean Mathieu. Je ne connais pas ces personnes-là. C'est des villageois. Vous êtes bien malin de me dire où je suis né. Moi, je n'en sais rien. Tout le monde n'a pas des maisons pour y venir au monde; ça serait trop commode. Vous m'ennuyez à la fin! Pourquoi donc est-ce que le monde est après moi comme des acharnés? (Il s'assied.)

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Monsieur le président, en présence des dénégations obstinées de l'accusé — qui voudrait se faire passer pour idiot, mais qui n'y parviendra pas, nous l'en prévenons! — nous requérons qu'il vous plaise et qu'il plaise à la cour appeler de nouveau dans cette enceinte les condamnés Chenildieu, Brevet et Cochepaille, et les interpeller une dernière fois sur l'identité de l'accusé avec le forçat Jean Valjean.

LE PRÉSIDENT.

Huissier, faites rentrer les témoins. (Entrent Chenildieu, Brevet et Cochepaille, conduits par des gendarmes.) Accusé, levez-vous.

CHAMPMATHIEU.

Encore! (Il se lève.)

LE PRÉSIDENT.

Chenildieu, persistez-vous à reconnaître cet homme pour votre ancien camarade Jean Valjean?

CHENILDIEU.

Oui, monsieur le président. C'est moi qui l'ai reconnu le premier.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, Brevet?

BREVET.

Si je le reconnais! Nous avons été cinq ans attachés à la même chaîne.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, Cochepaille?

COCHEPAILLE.

Oui, monsieur le président. C'est lui.

CHAMPMATHIEU.

Fameux!

LE PRÉSIDENT.

Accusé, vous avez entendu. Qu'avez-vous à dire?

CHAMPMATHIEU.

Je dis: fameux!

Rumeurs d'indignation dans la partie de l'enceinte réservée au public.

LE PRÉSIDENT.

Huissier, faites faire silence! — Je vais clore les débats.

M. MADELEINE a ouvert une petite porte de côté et apparaît sur l'estrade du tribunal.

M. MADELEINE.

Chenildieu! Brevet! Cochepaille! regardez de ce côté-ci!

PLUSIEURS VOIX.

Monsieur Madeleine!

M. MADELEINE, s'avançant.

Vous ne me reconnaissez pas? (Les trois forçats font un signe de tête négatif.) Eh bien, je vous reconnais, moi! Chenildieu, vous rappelez-vous?... (Après avoir hésité, se reprenant.) Te rappelles-tu la lime que nous avons cachée ensemble, le

matin de notre première évasion, sous la troisième dalle du chemin de ronde?

CHENILDIEU, stupéfait.

Hein!

M. MADELEINE.

Brevet, tu as l'épaule droite brûlée profondément, parce que tu t'es couché un jour sur un réchaud plein de braise pour effacer les deux lettres T. F., qu'on y voit toujours cependant. Réponds, est-ce vrai?

BREVET.

C'est vrai.

M. MADELEINE.

Cochepaille, tu as au bras gauche cette date gravée en lettres bleues avec de la poudre brûlée: 1er *mars* 1815. Relève ta manche.

COCHEPAILLE, soulevant sa manche.

Voilà!

CRI GÉNÉRAL.

Ah!...

M. MADELEINE.

Messieurs les jurés, faites relâcher l'accusé. Monsieur le président, faites-moi arrêter. L'homme que vous cherchez ce n'est pas lui, c'est moi. Je suis Jean Valjean.

ACTE II

HUITIÈME TABLEAU

Sœur Simplice.

Une chambre de l'infirmerie. — Au fond, à droite, la porte de la cellule de sœur Simplice. — A gauche, en pan coupé, large fenêtre donnant sur les toits. — Au premier plan, du même côté, la porte d'entrée faisant face au lit sur lequel est couchée Fantine. — C'est le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

FANTINE, couchée; SŒUR SIMPLICE.
LE DOCTEUR LEMAY.

SŒUR SIMPLICE, à Fantine.

Comment vous trouvez-vous?

FANTINE.

Bien. Je voudrais voir M. Madeleine. (Elle tousse.)

SŒUR SIMPLICE, bas au médecin.

Elle ne m'a dit que cela depuis quarante-huit heures, et qu'est-ce que vous voulez que je lui réponde?

LE DOCTEUR, bas.

Elle est très mal. Elle ne pourrait pas faire deux pas sans

tomber. — Mais enfin, où est-il M. Madeleine? où est-il donc?

SŒUR SIMPLICE, bas.

Il a quitté la ville hier au petit jour, sans dire où il allait.

FANTINE, brusquement, se dressant sur son séant.

Vous parlez là de M. Madeleine! Pourquoi parlez-vous tout bas? qu'est-ce qu'il fait? pourquoi ne vient-il pas? Répondez donc!

SŒUR SIMPLICE.

Mon enfant, tenez-vous tranquille.

FANTINE, avec l'agitation de la fièvre.

Il ne viendra pas? Pourquoi ça? Sœur Simplice, vous savez la raison, dites-la-moi.

LE DOCTEUR, bas à sœur Simplice.

Répondez qu'il est occupé à la fabrique.

SŒUR SIMPLICE refuse de la tête, et, se rapprochant de Fantine :

M. le maire est parti depuis hier matin.

FANTINE.

Parti? Parti! (Avec une explosion de joie.) Il est allé chercher Cosette! — Sœur Simplice, je veux bien me recoucher. Je vais faire tout ce qu'on voudra. Tout à l'heure, j'ai été méchante; je vous demande pardon d'avoir parlé si haut. C'est très mal de parler haut, je le sais bien, ma bonne sœur. Mais, voyez-vous, je suis très contente; le bon Dieu est bon, M. Madeleine est bon! Figurez-vous qu'il est allé chercher ma petite Cosette à Montfermeil!

SŒUR SIMPLICE

Mon enfant, tâchez de reposer maintenant, et ne parlez plus.

FANTINE.

Oui, sois sage, puisque tu vas avoir ton enfant. Elle a raison, sœur Simplice. Tous ceux qui sont ici ont raison. — Monsieur le médecin, n'est-ce pas? on me laissera la coucher à côte de moi, dans un petit lit? C'est que, voyez-vous, le matin, quand elle s'éveillera, je lui dirai bonjour, à ce pauvre chat; et, la nuit, moi qui ne dors pas, je l'entendrai dormir. Sa petite respiration si douce, ça me fera du bien.

LE DOCTEUR.

Donnez-moi votre main.

Il prend la main de Fantine et lui tâte le pouls.

FANTINE.

Ah! tiens! au fait, c'est vrai, vous ne savez pas, je suis guérie: Cosette va arriver!

LE DOCTEUR.

Oui; eh bien, alors, restez calme maintenant.

Il va à la table et écrit. Sœur Simplice prend son tricot et travaille près de Fantine.

FANTINE.

Il y avait une chanson que je chantais autrefois quand je berçais ma petite Cosette. Je voudrais bien me la rappeler.

Elle fredonne doucement:

Nous achèterons de bien belles choses.
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses,
Les bleuets sont bleus, j'aime mes amours.

La Vierge Marie auprès de mon poêle
Est venue hier en manteau brodé,
Et m'a dit : « Voici, caché sous mon voile,
Le petit qu'un jour tu m'as demandé. »
— Courez à la ville, ayez de la toile...
Achetez du fil, achetez un dé.

Lavez cette toile. — Où ? — Dans la rivière.
...Faites-en, sans rien gâter ni salir,
Une belle jupe avec sa brassière
Que je veux broder et de fleurs emplir.
— L'enfant n'est plus là, madame, qu'en faire ?
— Faites-en un drap pour m'ensevelir !

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs...
Les bleuets sont bleus, les roses sont roses...

Sa voix va s'affaiblissant ; elle s'assoupit.

SCÈNE II

FANTINE, Sœur SIMPLICE, Le docteur LEMAY
Entre M. MADELEINE.

SOEUR SIMPLICE, à voix basse.

Ah ! enfin ! c'est vous, monsieur Madeleine ! Oh ! comme on était inquiet de vous !

M. MADELEINE.

Pardon, ma sœur, je suis un peu pressé. Je suis encore libre, mais je ne le serai peut-être pas longtemps. (Au Docteur.) Comment va cette pauvre femme ?

LE DOCTEUR.

Bien mal. Pour l'instant, elle est assoupie.

SOEUR SIMPLICE.

Elle croit que monsieur le Maire est allé lui chercher son enfant. Est-ce vrai ?

M. MADELEINE.

Non. J'arrive d'Arras.

SOEUR SIMPLICE.

Ah! mon Dieu!

LE DOCTEUR.

De sorte que l'enfant de cette pauvre femme?...

M. MADELEINE.

Elle l'aura, mais il faut au moins deux jours.

LE DOCTEUR.

Oh! bien tard! Trop tard, peut-être! Quand elle va se réveiller, que lui dire?

SOEUR SIMPLICE.

Que monsieur Madeleine ne se montre pas. On pourra lui faire prendre patience, et il n'y aurait pas de mensonge à faire.

M. MADELEINE.

Non, sœur Simplice, il faut que je lui parle. Je vous ai dit que j'étais pressé.

Il s'approche de Fantine et lui prend la main.

FANTINE s'éveille et, paisible, avec un sourire :

Et Cosette?

SOEUR SIMPLICE.

Mon Dieu!

FANTINE.

Ma Cosette? où est-elle? pourquoi ne l'avoir pas mise sur mon lit pour le moment où je me réveillerais?

LE DOCTEUR, s'approchant vivement.

Calmez-vous. Votre enfant est là.

FANTINE, *dévorant des yeux la porte.*

Oh! alors apportez-la moi!

LE DOCTEUR.

Pas encore. Vous avez un reste de fièvre. La vue de votre enfant vous agiterait.

FANTINE, *avec violence.*

Mais je suis guérie! je vous dis que je suis guérie! Ah çà, je veux voir mon enfant, moi!

LE DOCTEUR.

Vous voyez comme vous vous emportez. Tant que vous serez ainsi, je m'opposerai à ce que vous ayez votre enfant.

FANTINE, *avec une voix d'enfant, humble et douce.*

Monsieur le médecin, je vous demande pardon. J'attendrai tant que vous voudrez. Mais je vous jure que ça ne m'aurait pas fait de mal de voir ma fille. Savez-vous? on me l'apporterait maintenant que je me mettrais à lui parler doucement. (*Élevant la voix.*) Puisque monsieur le maire est allé me la chercher exprès à Montfermeil!... (*Sur un geste du médecin, elle s'apaise.*) Je ne suis pas en colère. Quand monsieur le médecin voudra, il m'apportera ma Cosette.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure! (*Il remet à Sœur Simplice une ordonnance et sort.*)

FANTINE, *se tournant vers M. Madeleine, câline.*

Monsieur Madeleine, n'est-ce pas qu'elle est belle, ma fille? Est-ce qu'on ne pourrait pas me l'amener, rien qu'un petit moment? On la remporterait tout de suite après. Dites, vous qui êtes le maître, si vous vouliez!

M. MADELEINE.

Cosette est belle, Cosette se porte bien, vous la verrez bientôt; mais apaisez-vous.

FANTINE.

Comme nous allons être heureuses! (Javert paraît sur le seuil Fantine l'aperçoit et se dresse toute droite avec terreur.) Ah!

SCÈNE III

FANTINE, M. MADELEINE, Sœur SIMPLICE, JAVERT.

FANTINE, se cramponnant à M. Madeleine.

Monsieur Madeleine, sauvez-moi!

JEAN VALJEAN.

Soyez tranquille! ce n'est pas pour vous qu'il vient. (A Javert.) Je sais ce que vous voulez.

JAVERT, à Jean Valjean, d'une voix brève.

Allons! vite!

SŒUR SIMPLICE.

Monsieur Madeleine...

JAVERT.

Sœur Simplice, vous n'avez jamais su dire que la vérité, ne l'appelez pas de ce nom-là; c'est un faux nom! (A M. Madeleine.) Voici le mandat d'amener de M. le procureur du tribunal d'Arras. — Ah çà, viendras-tu?

JEAN VALJEAN.

Javert...

JAVERT.

On m'appelle monsieur l'inspecteur.

JEAN VALJEAN, à voix basse.

Monsieur, un mot, une prière...

JAVERT.

Tout haut! parle tout haut! on me parle tout haut, à moi.

JEAN VALJEAN, bas.

Accordez-moi deux jours. Deux jours, par grâce! Deux jours pour aller chercher à Montfermeil l'enfant de cette malheureuse femme. Je payerai ce qu'il faudra. Vous m'accompagnerez si vous voulez. Deux jours.

JAVERT, haut, ricanant.

Ah çà, c'est pour rire! Deux jours de liberté. soi-disant pour aller chercher l'enfant de cette fille!

FANTINE, se dressant éperdue.

Mon enfant! aller chercher mon enfant! elle n'est donc pas ici? Ma sœur, répondez-moi, où est Cosette? Je veux mon enfant! Monsieur Madeleine!...

JAVERT.

Encore une fois, il n'y a pas dé monsieur Madeleine! Il y a un voleur! il y a un forçat appelé Jean Valjean. C'est lui que je tiens. Voilà ce qu'il y a.

Il empoigne au collet M. Madeleine qui courbe la tête.

FANTINE, avec un cri rauque.

Ha!...

Elle se dresse en sursaut, étend convulsivement les mains; sa tête s'abat sur sa poitrine; elle retombe.

SŒUR SIMPLICE, tombant à genoux.

Miséricorde!

JEAN VALJEAN se redresse et se dégage avec facilité de l'étreinte de Javert.

Vous avez tué cette femme!

JAVERT, intimidé.

Finirons-nous? La garde est en bas. Marchons.

JEAN VALJEAN marche sur lui.

Je ne vous conseille pas de me déranger en ce moment.

JAVERT recule, subjugué.

Qu'est-ce que c'est ?

JEAN VALJEAN.

J'ai à parler à cette morte. Attendez-moi là, dehors. Il ne convient pas que votre regard soit pendant ce temps sur elle.

SOEUR SIMPLICE, tremblante et suppliante.

Le mien non plus, monsieur Javert !

Elle entre dans la cellule du fond.

JAVERT s'incline, puis, regardant autour de lui.

La chambre de Sœur Simplice; pas d'issue par là. *Allant ouvrir la fenêtre* Quarante pieds de haut. — Je vous donne deux minutes.

JEAN VALJEAN, la main étendue vers la porte.

Allez !

Javert sort

JEAN VALJEAN, parlant à Fantine.

Fantine ! vous êtes venue trop tard, vous êtes partie trop vite. C'est égal, Fantine ! je vous promets — entendez-vous ? — d'aller chercher Cosette; je vous promets que votre enfant sera heureuse : je vous promets... Vous verrez !

Il arrange sur l'oreiller la tête de Fantine et lui ferme les yeux, puis il s'agenouille, soulève doucement sa main qui pend hors du lit et la baise. Il se relève ensuite et appelle :

Sœur Simplice !

Sœur Simplice rentre. M. Madeleine tire de son portefeuille un billet de banque et le remet à Sœur Simplice.

Ma sœur, on prendra là-dessus les frais de mon procès et l'enterrement de cette pauvre femme; le reste sera aux pauvres.

Tranquille, il va prendre son chapeau sur la table et fait deux ou trois pas.

SOEUR SIMPLICE.

Où allez-vous ?

JEAN VALJEAN.

Me livrer.

SŒUR SIMPLICE, hors d'elle.

Vous livrer? Ah! c'est impossible!

Elle pousse vivement Jean Valjean dans l'angle que fait en s'ouvrant la porte de sa chambre et ramène sur lui le battant — Rentre Javert.

JAVERT.

Eh bien!... Ah! il n'y est plus!

Il marche vers la chambre de Sœur Simplice. Sœur Simplice fait un pas au-devant de lui. Il s'arrête.

Sœur Simplice!... Sœur Simplice! vous êtes celle qui n'a menti de sa vie, — dites, il n'est plus ici?

SŒUR SIMPLICE.

Non.

JAVERT.

Échappé! Par où?... *Montrant la fenêtre ouverte.* Ah! par là? par les toits?

SŒUR SIMPLICE.

Oui.

JAVERT.

Oh! nous le reprendrons! — A moi! *Il s'élance dehors en criant:* A moi!

JEAN VALJEAN *vient plier le genou devant Sœur Simplice.*

O sainte femme! que ce mensonge vous soit compté dans le paradis!

NEUVIÈME TABLEAU

L'enfant dans le bois.

Un bois près de Montfermeil. Nuit profonde. A droite, une source dans le rocher.

COSETTE, puis JEAN VALJEAN.

Arrive par le fond, effarée, Cosette portant un grand seau.

COSETTE, seule.

Mme Thénardier ne devrait pas m'envoyer chercher de l'eau à la source quand c'est la nuit. Le jour, oui; mais pas la nuit. — Oh! là, dans les arbres. il y a quelqu'un de tout blanc qui me regarde!... Oh!... (Elle se jette à terre derrière le seau. Se relevant au bout d'un moment.) Comme j'ai donc froid! — La source?... Ah! j'y suis. — Oh! mon Dieu! il faut que je me dépêche, je serais battue! (Elle plonge le seau dans la source et le retire avec effort.) Dieu! que c'est lourd! (Elle fait deux ou trois pas, et le laisse retomber.) Oh! c'est trop lourd! (Elle essaye encore.) Je ne peux pas! Mon Dieu! mon Dieu!

Jean Valjean, qui a paru cherchant sa route, aperçoit Cosette, s'approche d'elle et saisit l'anse du seau.

JEAN VALJEAN.

Mon enfant, c'est bien lourd, ce que vous portez là?

COSETTE.

Oh! oui, monsieur!

JEAN VALJEAN.

Donnez, je vais vous le porter. (Cosette lâche le seau.) Petite, quel âge as-tu ?

COSETTE.

Sept ans, monsieur.

JEAN VALJEAN.

Est-ce loin où tu vas ?

COSETTE.

A Montfermeil, si vous connaissez. A un bon quart d'heure d'ici.

JEAN VALJEAN.

Tu n'as donc pas de mère ?

COSETTE.

Je ne sais pas. Je ne crois pas. Les autres en ont ; moi, je n'en ai pas. Je crois que je n'en ai jamais eu.

JEAN VALJEAN.

Comment t'appelles-tu ?

COSETTE.

Cosette.

JEAN VALJEAN, tressaillant.

Oh !... — Qui est-ce donc qui t'a envoyée à cette heure chercher de l'eau dans le bois ?

COSETTE.

C'est Mme Thénardier.

JEAN VALJEAN.

Mme Thénardier ?

COSETTE.

Oui, ma bourgeoise. Elle tient l'auberge.

JEAN VALJEAN.

Est-ce qu'il n'y a pas de servante chez Mme Thénardier ?

COSETTE.

Il y a moi!

JEAN VALJEAN.

Et tu es seule?

COSETTE.

Oui, monsieur. C'est-à-dire, il y a une autre petite fille, Ponine.

JEAN VALJEAN.

Qu'est-ce que c'est que Ponine?

COSETTE.

C'est la demoiselle de Mme Thénardier, comme qui dirait sa fille.

JEAN VALJEAN.

Et que fait-elle, celle-là?

COSETTE.

Oh! elle a des belles poupées! des choses où il y a de l'or! tout plein d'affaires! Elle joue, elle s'amuse.

JEAN VALJEAN.

Toute la journée?

COSETTE.

Oui, monsieur.

JEAN VALJEAN.

Et toi?

COSETTE.

Moi, je travaille.

JEAN VALJEAN.

Toute la journée?

COSETTE.

Oui, monsieur.

JEAN VALJEAN, *à lui-même.*

Oh!.. Javert a perdu ma trace à Paris... L'emmener, l'emporter tout de suite? Je le peux, il le faudrait peut-être? Non! je ne le dois pas. *(Haut.)* Tu dis donc qu'elle tient une auberge, Mme Thénardier?

COSETTE.

Oui.

JEAN VALJEAN.

Eh bien, je vais y aller souper. Peux-tu m'y conduire?

COSETTE, joyeusement.

Oui, monsieur.

JEAN VALJEAN.

Allons. (Il reprend le seau.)

COSETTE.

Par ici, monsieur, par ici!

Ils sortent.

DIXIÈME TABLEAU

Thénardier à la manœuvre.

Une salle d'auberge. — Portes au fond et à droite. — Tables, bouteilles et verres.

SCÈNE PREMIÈRE

LA THÉNARDIER, nettoyant des verres, THÉNARDIER, CLAQUESOUS, MONTPARNASSE, buvant.

LA THÉNARDIER.

Dieu merci, la petite gueuse y met le temps ! elle se sera amusée, la drôlesse ! — Et puis cette mère qui ne paye plus ! Dis donc, Thénardier, tu sais que je flanque Cosette à la porte demain.

THÉNARDIER.

Demain il n'y aura plus de porte !

MONTPARNASSE.

Ou du moins la clef sera dessous.

LA THÉNARDIER.

Ah ! quel malheur ! monsieur Montparnasse, monsieur Claquesous ! Pour un méchant billet de quinze cents francs !

THÉNARDIER.

Montfermeil boit mal.

CLAQUESOUS.

Et toi, mon vieux, tu bois trop.

SCÈNE II

Entrent JEAN VALJEAN et COSETTE. Ils restent un moment en dehors de la porte ouverte.

COSETTE, bas.

Monsieur?

JEAN VALJEAN.

Quoi, mon enfant?

COSETTE.

Voulez-vous me laisser reprendre le seau à présent?

JEAN VALJEAN.

Pourquoi?

COSETTE.

C'est que, si Madame voit qu'on me l'a porté, elle me battra.

Jean Valjean lui rend le seau. Ils entrent.

LA THÉNARDIER, apercevant Cosette.

Ah! te voilà, toi!

COSETTE, vivement.

Madame!... voilà un monsieur qui vient souper.

LA THÉNARDIER, guignant Jean Valjean.

C'est monsieur?

JEAN VALJEAN.

Oui, madame.

LA THÉNARDIER.

Souper et coucher?

JEAN VALJEAN.

Souper.

LA THÉNARDIER.

Qu'est-ce que vous voulez manger ?

JEAN VALJEAN.

Du pain et du fromage.

THÉNARDIER, à Claquesous et à Montparnasse.

Un gueux. Rien à faire.

La Thénardier sert Jean Valjean. Cosette a pris un tricot et est allée se blottir au pied de la table près de Jean Valjean. -- Entre Éponine enrubannée et pimpante.

ÉPONINE, courant à sa mère.

Maman !

LA THÉNARDIER.

Ma Ponine ! est-elle fagotée !

Elle attire Éponine sur ses genoux et lui lisse les cheveux.

COSETTE, quittant son ouvrage.

Comme elle est jolie, Ponine !

LA THÉNARDIER.

Hein ! c'est comme ça que tu travailles ? Je vais te faire travailler, moi, attends un peu ! Elle détache un martinet suspendu au mur.

JEAN VALJEAN, lui arrêtant le bras.

Qu'est-ce qu'elle fait donc là, cette enfant ?

LA THÉNARDIER.

Des bas, s'il vous plait, pour ma petite fille qui n'en a pas autant dire, et qui va tout à l'heure pieds nus.

JEAN VALJEAN.

Quand aura-t-elle fini cette paire de bas ?

LA THÉNARDIER.

Elle en a encore au moins pour trois ou quatre grands jours, la feignante !

JEAN VALJEAN.

Et combien peut valoir cette paire de bas?

LA THÉNARDIER.

Au moins trente sous.

JEAN VALJEAN.

Voulez-vous me la céder pour cinq francs?

THÉNARDIER, dressant l'oreille.

Hein?

CLAQUESOUS.

Je crois fichtre bien! cinq balles!

LA THÉNARDIER.

Oui, monsieur, si c'est votre fantaisie, on vous donnera cette paire de bas pour cinq francs.

THÉNARDIER, s'approchant.

Ma femme et moi, nous ne savons rien refuser aux voyageurs! Mais il faudrait payer tout de suite.

JEAN VALJEAN.

J'achète cette paire de bas. — Et je la paye. (Il donne la pièce à Thénardier. — A Cosette.) Maintenant, ton temps est à moi. Cesse de travailler, mon enfant.

CLAQUESOUS, à qui Thénardier montre la pièce.

Une roue de derrière!

MONTPARNASSE.

Et pas fausse!

THÉNARDIER.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

COSETTE.

Madame, est-ce que c'est vrai? est-ce que je peux jouer?

LA THÉNARDIER, d'une voix terrible.

Joue !

COSETTE.

Merci, madame. (Elle prend des chiffons et se met à jouer)

THÉNARDIER, bas à Montparnasse.

J'ai vu des millionnaires qui avaient des redingotes comme ça. (Il prend une ardoise et se met à écrire.)

LA THÉNARDIER, bas.

Mon mari a raison. C'est peut-être M. Laffitte. Il y a des riches si farces !

THÉNARDIER, à sa femme.

Tiens, flanque-lui une serviette, une nappe, une bougie et du vin. (Il lui remet l'ardoise) Et tu lui glisseras ceci en douceur.

LA THÉNARDIER, mettant une nappe devant Jean Valjean.

Voyez-vous, monsieur, je veux bien que l'enfant joue. Mais ça n'a rien. Il faut que ça travaille.

JEAN VALJEAN.

Elle n'est donc pas à vous, cette enfant ?

LA THÉNARDIER.

Oh ! non, monsieur. C'est une petite pauvre, que nous avons recueillie comme ça, par charité. Sa mère est une pas grand'chose, qui a abandonné son enfant. Elle nous doit cent francs. Et nous avons tant de charges ! Et puis j'ai ma fille à moi, et un autre mioche, un garçon, Gavroche, qui piaille, là, à côté, dans son berceau. Je n'ai pas besoin de nourrir l'enfant des autres.

JEAN VALJEAN.

De sorte que si l'on vous en débarrassait ?

LA THÉNARDIER.

De qui ? de la Cosette ?

JEAN VALJEAN.

Oui.

THÉNARDIER, à la table

Et les cent francs qu'on nous doit ?

JEAN VALJEAN.

On vous les payerait.

LA THÉNARDIER.

Ah ! — Alors, monsieur, mon bon monsieur, prenez-la, gardez-la, sucrez-la, truffez-la, mangez-la !. . et soyez béni de la bonne Vierge et de tous les saints du paradis !

JEAN VALJEAN.

C'est dit. Je l'emmène.

LA THÉNARDIER.

Vrai ? Tout de suite ?... Après avoir payé ?

JEAN VALJEAN.

Après avoir payé. Tout de suite.

LA THÉNARDIER, appelant.

Cosette !

JEAN VALJEAN, à Cosette.

Prends ceci, mon enfant, et va t'habiller. (Il donne à Cosette un paquet.)

COSETTE, joyeuse.

Oh ! oui ! oui ! oui ! (Elle sort.)

JEAN VALJEAN.

Qu'est-ce que je vous dois ?

LA THÉNARDIER.

Ah ! oui, au fait ! (Elle jette un coup d'œil sur l'ardoise. — A elle-même et avec hésitation.) Douze francs ! (A Jean Valjean.) Douze francs. ... Dame, oui, monsieur, c'est douze francs.

JEAN VALJEAN, posant trois pièces de cinq francs sur la table.

Soit.

THÉNARDIER, qui a tout écouté, s'avançant.

Monsieur doit six sous.

LA THÉNARDIER.

Hein?

THÉNARDIER.

Deux sous de pain et quatre sous de fromage. Quant à la petite, j'ai besoin d'en causer un peu avec monsieur. (Bas à sa femme, à Claquesous et à Montparnasse.) Laissez-moi, il faut que je sache ce qu'il y a sous cette redingote-là!

Sortent par la droite la Thénardier, Éponine, Claquesous et Montparnasse.

THÉNARDIER.

Monsieur, tenez! je vas vous dire : c'est que je l'adore, moi, cette enfant!

JEAN VALJEAN.

Quelle enfant?

THÉNARDIER.

Comme c'est drôle! on s'attache. — Qu'est-ce que c'est que cet argent-là? Reprenez donc vos pièces de cent sous. — C'est une enfant que j'adore!

JEAN VALJEAN.

Ah!

THÉNARDIER.

Vous voulez nous l'emmener? Eh bien, là, franchement, je ne peux pas y consentir. C'est vrai qu'elle nous coûte les yeux de la tête et que nous ne sommes pas riches; mais, voyez-vous, c'est comme notre enfant! On ne donne pas son enfant comme ça à un passant. — Après ça, je ne dis pas, vous êtes riche, si c'était pour son bonheur!... Une supposition que je la laisserais aller, que je me sacrifierais,

je voudrais savoir où elle va, pour l'aller voir de temps en temps. Je ne sais même pas votre nom.

JEAN VALJEAN.

Monsieur Thénardier, si j'emmène Cosette, je l'emmènerai, voilà tout. Vous ne saurez pas mon nom, vous ne saurez pas ma demeure, vous ne saurez pas où elle sera et mon intention est qu'elle ne vous revoie de sa vie. Cela vous convient-il? oui ou non?

THÉNARDIER, brusquement.

Monsieur, il me faut quinze cents francs.

JEAN VALJEAN.

Monsieur Thénardier, tout dans cette affaire doit être parfaitement régulier et consenti de part et d'autre. C'est pour cela que je suis ici. Je n'ai jamais eu l'intention d'emmener Cosette qu'après vous avoir payé ce qu'on vous doit. On vous doit cent francs, vous en demandez quinze cents?...

THÉNARDIER.

Dame!

JEAN VALJEAN.

(Il tire un portefeuille, l'ouvre, et y prend trois billets de banque.) Les voici.

THÉNARDIER, se grattant l'oreille.

Fichtre!

JEAN VALJEAN.

J'ai préparé un reçu en règle par lequel vous reconnaissez avoir été intégralement soldé et n'avoir plus aucune réclamation à faire en ce qui concerne Cosette. Veuillez le signer. (Thénardier hésite un instant, va signer et prend les billets.) Maintenant, appelez Cosette.

THÉNARDIER, appelant.

Cosette! (Rentre Cosette tout en noir. — Jean Valjean la prend par la main et se dirige vers la porte. Thénardier lui barre le passage.) Pardon, excuse.

monsieur; mais je réfléchis à une chose : c'est que je n'ai pas le droit de vous donner Cosette.

JEAN VALJEAN.

Comment ?

THÉNARDIER.

Je suis un honnête homme; cette petite n'est pas à moi, elle est à sa mère, c'est sa mère qui me l'a confiée. Je ne puis la remettre qu'à sa mère ou à une personne qui m'apporterait un écrit signé de la mère, comme quoi je dois remettre l'enfant à cette personne-là. C'est clair.

JEAN VALJEAN.

C'est juste. (Il rouvre son portefeuille.)

THÉNARDIER, à part.

Il va me corrompre, tenons-nous! (Haut.) Monsieur, cette fois, je me contenterai de mille écus.

JEAN VALJEAN, tirant un papier de son portefeuille.

Lisez. (Il lit.) « Monsieur Thénardier, vous remettrez Cosette à la personne. On vous payera. — Fantine. » Vous connaissez cette signature ? Voyez, elle est légalisée.

THÉNARDIER, stupéfait.

Mais...

JEAN VALJEAN.

Maintenant je vous ai payé, je vous ai justifié de mon droit, vous n'avez plus rien à prétendre. Adieu.

THÉNARDIER.

Cependant...

JEAN VALJEAN, le regardant sévèrement.

Viens, Cosette. (Il prend Cosette par la main et sort avec elle.)

Rentrent la Thénardier, Claquesous et Montparnasse.

LA THÉNARDIER.

Eh bien ! qu'est-ce que tu en as tiré ?

THÉNARDIER.

Mes quinze cents francs!

LA THÉNARDIER.

Que ça ?

CLAQUESOUS.

C'est médiocre!

MONTPARNASSE.

C'est mélancolique !

THÉNARDIER.

Au fait, vous avez raison, je suis un imbécile. Cet homme est évidemment un million en redingote. Il a d'abord donné cinq francs, puis quinze francs, puis quinze cents francs, il en donnera quinze mille! Je vais le rattraper ! (Il va pour sortir. Entre Javert avec deux agents.)

SCÈNE III

LES MÊMES. JAVERT.

JAVERT, sur le seuil.

Au nom de la loi ! (Tous s'arrêtent.) Un homme a dû venir ici, ce soir, pour réclamer un enfant ?

THÉNARDIER.

Oui ; il vient de partir.

JAVERT, aux agents.

Fouillez la maison... J'y vais moi-même. (Il sort par la gauche ; un des agents par la droite.)

THÉNARDIER, à l'agent qui est resté.

Qu'est-ce que c'est donc que l'homme que vous cherchez ?

L'AGENT.

C'est un M. Madeleine, le maire de Montreuil-sur-Mer, un riche manufacturier.

JAVERT rentre en même temps que l'agent.

Rien!... Rien? — Mais je l'aurai! je l'aurai! (A l'agent.) Tout votre monde sur Paris!

Il sort vivement avec les deux agents.

CLAQUESOUS, ricanant à Thénardier.

Un riche manufacturier!

LA THÉNARDIER.

Tu es refait, mon pauvre bonhomme!

MONTPARNASSE.

La poule s'est fichue du renard.

THÉNARDIER, furieux.

Oh! le vieux filou! Si jamais je le repince, je le rase... jusqu'au sang! Quand ce serait dans vingt ans, vous entendez!

ONZIÈME TABLEAU

Chasse à l'homme.

Un carrefour désert où aboutissent, en angle, deux longues ruelles irrégulières bordées de murs. — Au fond, pan coupé formé par une maison abandonnée avec une ancienne porte cochère condamnée. — A droite et à gauche, grandes murailles à pic. Celle de gauche, haute de quinze pieds, fait d'abord l'angle saillant de la rue de gauche, puis un autre angle rentrant en forme de Z retourné ; dans l'encoignure, un massif de maçonnerie triangulaire. Un réverbère dont la corde traverse le carrefour. La nuit. Clair de lune.

Entre JEAN VALJEAN marchant à pas rapides et portant COSETTE; puis JAVERT et des AGENTS.

JEAN VALJEAN.

Toutes ces ruelles du faubourg Saint-Antoine, un labyrinthe ! Tant mieux ! les limiers de police ont fini par m'y perdre. — Oh ! ce Javert ! l'horrible chasse !

COSETTE.

J'ai peur. Qui est-ce donc qui court après nous comme ça ?

JEAN VALJEAN.

Chut ! la Thénardier !

COSETTE, avec épouvante.

Oh !

JEAN VALJEAN.

Reste là. (Il quitte Cosette, penche la tête pour regarder dans la ruelle, et la retire vivement.) Dieu ! Javert et ses hommes au bout de cette rue ! (Reprenant la main de Cosette.) Viens par ici, vite ! (Il fait un pas vers la ruelle de droite et recule précipitamment.) Ah ! là-bas, d'autres figures immobiles qui guettent ! Ici et là traqué ! pas d'autre issue ! pris comme dans un filet ! perdu ! Des murs de quinze pieds, à pic ! (Regardant un mur à gauche.) Voilà une encoignure ; si j'étais seul, en m'aidant des coudes et des talons, j'escaladerais bien ce mur en angle. Au bagne, c'était un jeu pour nous. Mais avec un enfant !... (S'arrêtant devant la maison en pan coupé.) Ah ! cette maison paraît inhabitée. Si on pouvait y pénétrer ? La clôture en planches n'a pas l'air bien solide. (Il fait de l'épaule une pesée sur une des planches qui cède.) Un mur ! la porte est condamnée !

LA VOIX DE JAVERT, dans la ruelle de gauche.

Attention !

JEAN VALJEAN.

Viens, Cosette ; on peut se blottir là, en attendant.

(Il écarte une seconde planche de la clôture, cache Cosette dans l'interstice entre les planches et les moellons, s'y cache auprès d'elle, et replace vivement les deux planches.)

Entre JAVERT, avec deux agents, tenant de la main droite une canne, de la gauche un pistolet.

Combien d'hommes à l'entrée de la ruelle Polonceau ?

L'AGENT.

Quatre.

JAVERT.

Il ne peut plus nous échapper ! Allons ! — Rasez les murs.

UN AGENT.

On ne fouille pas les maisons ?

JAVERT.

Les maisons ?... (Hésitant.) Les maisons après.

Ils sortent par la ruelle de droite.

JEAN VALJEAN, sortant de sa cachette.

Impossible de rester là ! Mais cette maison a peut-être quelque autre issue. (A Cosette, qui est restée blottie derrière les planches.) Ne bouge pas, Cosette, je vais revenir te prendre (Il replace les planches et rentre dans la ruelle de gauche.) Ah ! une petite porte ! je pourrai la forcer, celle-là ! (Il disparaît.)

Rentre Javert. Il est seul. Il s'avance avec précaution, serrant sa canne dans sa main. Il va d'abord explorer une palissade du premier plan de droite, puis va à la porte condamnée et, de sa canne, sonde les planches, qui s'écartent.

JAVERT.

Est-ce qu'il était là ? (Il fouille de sa canne, à hauteur d'homme, derrière les planches, sans atteindre Cosette.) Où s'est-il réfugié ? (Tournant la maison.) Cette porte !... (Il appelle.) Denis !... (Se reprenant et armant son pistolet de poche.) Non, moi seul !

Il disparaît. La fenêtre de la maison s'ouvre. Jean Valjean y paraît, enjambe la balustrade, se pend à l'appui et se laisse tomber dans la ruelle.

JEAN VALJEAN.

Viens, Cosette ! (Il prend Cosette dans la cachette. — Levant les yeux et cherchant de tous côtés.) Ah ! ces murs ! ces murs ! comment les escalader avec un enfant ? comment la hisser ? Si j'avais une corde au moins ? (Frappé d'une idée.) Ah ! en voilà une ! (Il va à la petite armoire de fer du réverbère, fait sauter le pène avec son couteau et en tire la corde.) Javert fouille la maison ; j'ai peut-être le temps. (A Cosette.) Viens, et laisse-toi faire. (Il ôte sa cravate, la passe autour du corps de Cosette sous les aisselles, y rattache en nœud d'hirondelle un des bouts de la corde du réverbère, et prend l'autre bout dans ses dents. Il commence à s'élever dans l'angle du mur, en s'aidant seulement des talons et des coudes. Arrivé au sommet.) Un toit ! — Cosette ! adosse-toi au mur !

Il se met à hisser Cosette avec précaution et l'amène à lui.

JAVERT paraît à la fenêtre que Jean Valjean a laissée ouverte et crie avec fureur.

Denis ! Denis ! (Il quitte la fenêtre et rentre dans la maison, où on l'entend crier.) Il n'est pas loin, il ne peut m'échapper !

Rentrent les deux agents. Javert reparaît dans la ruelle de gauche.

L'AGENT.

Il était dans cette maison ?

JAVERT.

Il n'y est plus. Fouillons les autres.

Tous trois rentrent dans la ruelle de gauche.

Changement à vue horizontal. — Le mur de gauche se déplace pour le spectateur. Le décor du carrefour s'enfonce dans la coulisse de droite et découvre à mesure un grand jardin solitaire et calme, aux massifs vivement découpés par la lune. Ce mouvement opéré, le mur a passé de gauche à droite. A ce mur est adossée une bâtisse dont le toit bas descend tout près de terre. Au fond du jardin, un grand édifice sombre, et une chapelle attenante, dont les fenêtres sont éclairées.

DOUZIÈME TABLEAU

Le port de refuge.

JEAN VALJEAN et **COSETTE**, sur le toit;
FAUCHELEVENT, dans le jardin.

JEAN VALJEAN, à Cosette.

Attends, que je me reconnaisse

FAUCHELEVENT, étendant des paillassons sur les châssis

La lune est claire; il va geler blanc. (Il sort par la gauche.)

Jean Valjean se laisse glisser le long du toit de la bâtisse, tout en soutenant l'enfant. Il atteint un tilleul placé près de là et saute à terre. A ce moment, un chant religieux, accompagné d'orgue, s'élève dans la chapelle.

Rentre Fauchelevent.

JEAN VALJEAN, l'apercevant.

Quelqu'un ! tout est perdu !

FAUCHELEVENT, reculant effrayé.

Qui va là ? (S'approchant, et avec stupéfaction.) Monsieur Madeleine ! — Ah ! d'où tombe-t-il ?

JEAN VALJEAN.

Fauchelevent ! — Qu'est-ce donc que cette maison-ci ?

FAUCHELEVENT.

Eh! c'est le couvent du Petit-Picpus, où vous m'avez fait placer jardinier.

JEAN VALJEAN.

Fauchelevent! à ton tour, tu peux me sauver la vie!

FAUCHELEVENT

Oh!.. merci, monsieur Madeleine!

JEAN VALJEAN.

Peux-tu me cacher ici?

FAUCHELEVENT.

Dans ma cahute. Certainement!

JEAN VALJEAN.

Et, dis-moi, est-ce que tu pourrais m'y garder?

FAUCHELEVENT.

Tout à fait?

JEAN VALJEAN.

Tout à fait.

FAUCHELEVENT.

Attendez!... On avait fait demander mon frère, comme aide-jardinier. Il ne peut venir. Voulez-vous prendre son nom et sa place?

JEAN VALJEAN.

Si je le veux! — A genoux, Cosette! dis à ta mère que nous sommes au port de refuge!

DEUXIÈME PARTIE

JEAN VALJEAN

ACTE III

TREIZIÈME TABLEAU

Les Amis de l'A B C

Allée dans le jardin du Luxembourg. A droite, au fond, grande porte de bois, avec une petite porte piétonne, seule ouverte ; sur le même côté grand mur, séparant le jardin de la rue de l'Ouest (rue d'Assas). Au-dessus du mur, on aperçoit sur la rue un réverbère. — A gauche, un banc dans l'allée. Au fond, la Pépinière.

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent par la porte de bois GAVROCHE, JEAN PROUVAIRE et FEUILLY

FEUILLY.

Ah ! entendez-vous ? C'est le rappel.

JEAN PROUVAIRE.

Oui, je crois que la journée sera chaude.

GAVROCHE, aspirant l'air.

Humm ! c'est délicieux ! ça sent déjà la poudre !

FEUILLY.

Je ne vois pas Enjolras. Il nous a pourtant bien dit : Nous nous retrouverons au Luxembourg.

JEAN PROUVAIRE.

Oui, mais pas par ici. Du côté du Panthéon. Venez.

GAVROCHE, sur l'air de la *Parisienne*.

En avant, marchons ! (Ils s'éloignent dans l'allée à gauche.)

SCÈNE II

Entrent par le fond JAVERT et CLAQUESOUS

CLAQUESOUS.

Je vous en prie, monsieur l'inspecteur, ne restons pas ensemble. Parlons en marchant et chacun de son côté. Thénardier peut venir d'un instant à l'autre. Le loup n'a jamais flairé le mouton ; mais s'il me voyait avec vous !.. (Ils vont et viennent, se croisant et se parlant.)

JAVERT.

Vous dites donc que, quand il fait beau, votre prétendu Jean Valjean se promène, l'après-midi, dans cette allée du Luxembourg ?

CLAQUESOUS.

Avec une toute jeune fille. Il ne tardera pas, c'est son heure.

JAVERT.

Et ce Thénardier l'a reconnu ?

CLAQUESOUS.

Moi de même.

JAVERT.

Il l'a reconnu pour l'homme qui, il y a dix ans, est venu chercher dans son auberge une petite fille ?...

CLAQUESOUS.

Oui, et la petite fille serait la jeune fille qui l'accompagne.

JAVERT.

Oh ! si c'était lui !... Mais non, c'est impossible ! Jean Valjean a disparu en mars 1822, et nous sommes au 5 juin 1832. Il y aurait donc près de dix ans qu'il échappe à la police, qu'il m'échappe à moi, Javert. Où se serait-il caché ? Non, il y a erreur, Jean Valjean est mort.

CLAQUESOUS.

Eh ben, le v' là !

Ils se séparent. Javert reste au fond, observant.

SCÈNE III

Paraissent, à gauche, JEAN VALJEAN et COSETTE. MARIUS les suit de loin, en se dissimulant.

JEAN VALJEAN.

Tu sembles préoccupée, ma Cosette ; qu'as-tu ?

COSETTE, qui regarde, inquiète, autour d'elle.

Moi ? rien, père. (Au moment où ils tournent, Marius se fait voir à Cosette et lui montre une lettre cachetée. Cosette reprend avec vivacité :) Il fait un temps superbe aujourd'hui ! Comme on respire bien ! — Eh ! mais non, je n'ai rien, rien du tout. — Père, avez-vous remarqué ? le Luxembourg est presque désert. Et, dans les rues, il y avait plus de monde qu'à l'ordinaire. Pourquoi ?

JEAN VALJEAN.

Je ne sais. Je crois qu'on enterre aujourd'hui un général républicain, le général Lamarque... *Ils disparaissent à gauche.*

CLAQUESOUS, *se rapprochant de Javert.*

Eh bien ?

JAVERT, *suivant des yeux Jean Valjean.*

Il aurait vieilli, mais c'est vrai qu'il lui ressemble. — Oh ! si c'était lui ! si c'était lui !... Pourtant une méprise serait si grave !...

CLAQUESOUS.

Thénardier est sûr de son fait, je vous dis ! Autrement, il n'aurait pas convoqué nos gueux de Patron-Minette, et il ne se risquerait pas à tendre, aujourd'hui même, à Jean Valjean le traquenard où il a l'intention de le faire chanter dans les grands prix.

JAVERT.

Ce serait pour aujourd'hui ?

CLAQUESOUS.

Oui, Thénardier compte sur le boucan républicain de l'enterrement Lamarque pour pêcher en eau trouble. — Gare ! il vient ! — Où vous retrouverai-je ?

JAVERT.

A la Pépinière. *Il s'éloigne.*

SCÈNE IV

CLAQUESOUS, THÉNARDIER avec ÉPONINE.

CLAQUESOUS, *chantonne en se promenant.*

Patron-Minette est bon enfant !
Patron-Minette est bon enfant !

THÉNARDIER, apercevant Claquesous.

Te v'là ! bon ! — Tu m'as bien compris, Ponine?

ÉPONINE, distraite.

Oui, p'pa.

THÉNARDIER.

Quand le philanthrope viendra s'asseoir là, sur son banc, avec la petite, tu lui couleras mon invite en douceur... — Voyons, m'entends-tu ?

ÉPONINE.

Eh ! mais oui ! On n'est pas si grue !

Thénardier va à Claquesous. Elle s'esquive.

THÉNARDIER.

Tu vois, j'amorce notre homme à la bienfaisance. Oh ! le travail est joliment préparé, je t'en réponds. J'ai donné rendez-vous ici tantôt à la bande de Patron-Minette, et je le tiens, mon voleur d'enfants de Montfermeil, je le tiens ! et l'enfant avec ! Ah ! il m'a mis dedans, le gueux; c'est mon tour ! Et j'aurai son argent, cette fois, tout son argent !.... — Eh ben, je le hais tant, je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux avoir sa peau !

CLAQUESOUS.

Oui, mais nous aimons mieux, nous, avoir ses écus. Seulement, es-tu sûr qu'il va venir chez toi ?

THÉNARDIER.

Il va venir chez un nommé Jondrette (Geignard), un malheureux père de famille !

CLAQUESOUS.

Qui ça ? toi ?

THÉNARDIER.

Eh oui, moi. Est-ce que je ne suis pas père de deux

orphelins ! mon Gavroche, qui erre je ne sais où, ma Ponine... (Se retournant.) Eh ben, où a-t-elle passé, Ponine ?...

CLAQUESOUS.

La v'là par là-bas qui flanoche.

THÉNARDIER.

Ah ! la mâtine ! son Marius ne doit pas être loin.

CLAQUESOUS.

Quel Marius ?

THÉNARDIER.

Eh ! est-ce qu'elle ne s'est pas toquée d'une espèce de cretcret pas riche qui perche en face de notre galetas ! Je vas te faire rire. Je lui disais : Où ça te mènera-t-il ? il ne te regarde seulement pas, ton Marius ! Sais-tu ce qu'elle m'a répondu ? — Tout ce que je veux de lui, c'est qu'il arrive à me donner un baiser !

CLAQUESOUS, s'esclaffant.

Un chaste baiser !

THÉNARDIER.

Elle voltige autour de ce Marius, Marius voltige autour de la fille au philanthrope, — et je guette tout ça, moi, l'araignée.

ÉPONINE, accourant.

Le v'là ! Décanille !

Thénardier s'éloigne vivement avec Claquesous. Le rappel reprend au loin.

SCÈNE V

ÉPONINE, JEAN VALJEAN, COSETTE

JEAN VALJEAN.

Il y a décidément du bruit dans Paris. Repose-toi quelques minutes et nous rentrerons. (Ils s'assoient sur un banc.)

ÉPONINE, s'approchant.

Pardon, mon bon charitable m'sieur ! Vous ne me remettez pas ? Vous nous avez pourtant déjà secourus. C'est une lettre.....

JEAN VALJEAN.

Pour moi ?

ÉPONINE.

Pour vous. De mon pauv' père.

COSETTE, bas à Jean Valjean.

Oh ! la pauvre ! comme elle a l'air misérable !

ÉPONINE, à part, farouche.

C'est vrai qu'elle est devenue jolie, c'te Cosette !

JEAN VALJEAN, lisant la lettre.

Votre père me dit, mon enfant, qu'il est malade et bien malheureux.

ÉPONINE.

Oh !

JEAN VALJEAN.

Veuf, avec deux enfants, votre petit frère et vous ?

ÉPONINE.

Sans ouvrage, sans pain, sans nippes !

JEAN VALJEAN.

Pauvres gens ! — Il me supplie d'aller chez vous...

ÉPONINE.

Oh ! si vous vouliez !... vous verriez par vous-même.

JEAN VALJEAN.

Eh bien, j'irai, j'irai.

ÉPONINE.

Merci ! L'adresse est sur la lettre. — Et... pardon ! quel jour viendriez-vous ? Vous savez, quand on a faim !. — Si ça pouvait être aujourd'hui ?

JEAN VALJEAN, avec bonté.

Allons, j'irai aujourd'hui.

ÉPONINE.

A quelle heure?

JEAN VALJEAN.

Après dîner. Les jours sont longs. Vers six heures.

ÉPONINE.

Pour sûr?

JEAN VALJEAN

Comptez-y. Allez, mon enfant, allez.

ÉPONINE, le regardant avec surprise.

Oh! vous êtes vraiment bon, vous! (D'un ton significatif.) Ça vous portera bonheur! (Elle s'éloigne rapidement.)

SCÈNE VI

JEAN VALJEAN, COSETTE.

COSETTE.

Elle dit bien vrai, la pauvre fille : comme vous êtes bon!

JEAN VALJEAN.

Ma Cosette, quand on a plus qu'il ne faut, donner à ceux qui manquent de tout, ce n'est pas la bonté, c'est le devoir.

COSETTE.

Et ce que vous avez fait, ce que vous faites pour moi, qu'est-ce que c'est?

JEAN VALJEAN.

Oh! ça, mon enfant chérie, ce n'est même pas la bonté, c'est le bonheur. Ah! je l'ai eu ce bonheur, je l'ai eu, pendant les années bénies du couvent! Enfin! enfin! j'étais donc aimé! Aimé par un doux être, par un petit enfant! Tu étais

si gentille et si tendre! Et, plus grande, tu n'étais pas moins aimante. Comme tu m'as soigné quand j'ai été malade! Oh! la bonne pleurésie! Je faisais semblant de dormir, je t'entendais marcher sur la pointe du pied, c'était charmant! Mais, ton instruction finie, ce n'était pas ton idée d'être religieuse... Oh! je ne t'ai pas contrainte... Mais maintenant...

COSETTE, câline.

Père! est-ce que vous trouvez que, maintenant, je vous aime moins?

JEAN VALJEAN.

Non, oh! non, chère enfant! non, c'est du dehors que me vient mon inquiétude. Oui, autour de moi, je sens... je sens dans l'air comme un danger, une menace...

Marius entre et va comme pour passer devant le banc; le regard de Jean Valjean tombe sur lui; il passe derrière et s'éloigne.

COSETTE les yeux baissés, creusant le sable avec son ombrelle.

Une menace?.. quelle menace?..

JEAN VALJEAN.

Je ne sais, je... Ou plutôt, si! je sais, je sais! Il y a parfois dans la vie des choses... J'ai peut-être, vois-tu, à payer une dette, une ancienne dette. Le créancier, dans le temps, a bien voulu attendre; mais la dette, sans doute, était seulement ajournée. J'ai été trop heureux, je redois au malheur. Mais quoi? qu'est-ce qu'on va donc pouvoir exiger de moi, mon Dieu? Oh! pourvu que ce ne soit pas cette joie, mon unique joie, ma paternité! (Serrant le bras de Cosette.) Oh! non, pas ça! pas ça! qu'on ne me demande pas de renoncer à ma fille! qu'on ne me prenne pas mon enfant!... pas ça!

COSETTE.

Eh! mais depuis quand les pères sont-ils jamais forcés de le quitter, leur enfant?

JEAN VALJEAN.

Oh! c'est que moi... je ne suis pas, moi, un père comme

les autres. Si tu savais... (Marius reparaît et se rapproche du banc. Jean Valjean se lève brusquement.) Viens, Cosette, partons.

COSETTE.

Déjà!

JEAN VALJEAN.

Oui, allons! viens, viens! (Il l'entraîne. Marius fait machinalement un pas vers eux. Jean Valjean se retourne et le regarde fixement, puis, reprenant sa marche :) Que voilà un jeune homme qui a l'air impertinent!

COSETTE, d'une voix qui tremble.

Ce jeune homme-là! (Ils s'éloignent par la grande porte.)

MARIUS.

Il faut pourtant qu'elle ait cette lettre! Oh! à tout prix!

Il tombe assis sur le banc à la place qu'occupait Cosette.

SCÈNE VII

MARIUS; GAVROCHE; puis ENJOLRAS, JEAN PROUVAIRE, COMBEFERRE, COURFEYRAC, FEUILLY.

On entend de nouveau battre le rappel. Rumeurs au loin.

LA VOIX DE GAVROCHE, chantant.

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire!
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau!

Il entre. Apercevant le réverbère de la rue de l'Ouest.

Oh! oh! un réverbère qu'est pas en règle! (Il ramasse un caillou et le lance par-dessus le mur dans le réverbère qui se brise avec fracas.) Ça suffit! (Apercevant Marius.) Eh! le v'là!. (Appelant.) Citoyen

Enjolras et les autres, par ici! par ici! le v'là, le citoyen Marius!

Entrent Enjolras et Jean Prouvaire; puis Feuilly, Combeferre et Courfeyrac, qui s'arrêtent au fond.

ENJOLRAS, posant la main sur l'épaule de Marius absorbé.

Marius!

MARIUS, se réveillant.

Enjolras!... Et toi, Jean Prouvaire! (Il lui donne la main.) Qu'y a-t-il?

ENJOLRAS.

Marius, êtes-vous des nôtres?

MARIUS.

Quoi? qu'est-ce qui se passe?

JEAN PROUVAIRE.

Comment! tu ne le sais pas? tu n'entends pas le rappel?

ENJOLRAS.

Ils nous provoquent, Marius! Ils ont tiré sur le peuple les premiers!

GAVROCHE, qui va d'un groupe à l'autre.

Et ça chauffe! ça chauffe! Même qu'on a déjà pillé trois boutiques d'armuriers! et que nos femmes font de la charpie! et qu'on dépave les chaussées! et qu'on dételle les voitures! — et que je m'amuse... énormément! (Il remonte.)

ENJOLRAS.

Marius, on va se battre, on se bat.

MARIUS.

Moi, je souffre, Enjolras, et je ne suis bon qu'à souffrir.

ENJOLRAS.

Ah! encore cet amour! C'est bien le moment!

JEAN PROUVAIRE.

Enjolras, l'amour est sacré comme la liberté !

ENJOLRAS.

Oh! poète!...

JEAN PROUVAIRE.

Vous êtes un homme de marbre, vous, Enjolras ; pur, froid et dur. Vos seules passions sont la justice et la liberté ; laissez le cœur avoir les siennes. — Tu devais voir ton grand-père, ce matin, Marius; il t'a donc mal reçu? — Vous savez, Enjolras, que Marius, républicain comme vous et moi, a rompu avec son grand-père, le vieux royaliste Gillenormand, dont il est l'unique héritier.

ENJOLRAS.

Pourquoi retournait-il au bonhomme alors?

JEAN PROUVAIRE.

Marius ne voulait de lui que son consentement pour obtenir celle qu'il aime.

MARIUS.

Et ce consentement, il me l'a durement refusé. Sais-tu ce qu'il m'a dit en me poussant du coude : Bêta! fais-en ta maîtresse! Ma maîtresse! elle!.. Ma lèvre n'a pas seulement effleuré son front! — Ah! je suis désespéré!

ENJOLRAS.

Nous perdons le temps. Venez, Jean Prouvaire.

JEAN PROUVAIRE.

Un moment. — Que comptes-tu faire, Marius?

MARIUS.

Lui faire parvenir cette lettre et la revoir une dernière fois.

JEAN PROUVAIRE.

Bien! Et après?

MARIUS.

Après?...

JEAN PROUVAIRE.

Marius, tous nos camarades, les Amis de l'A B C, sont là, prêts à suivre Enjolras; Feuilly, avec les ouvriers, Courfeyrac, avec les étudiants, Combeferre...

GAVROCHE, qui se rapproche.

Gavroche! — En avant, les hommes! (Pathétique.) Monsieur Marius, disons adieu à nos amantes! N, i, ni, c'est fini, Nini!

COMBEFERRE.

Aux barricades, Marius! Il y en a déjà rue Saint-Denis, rue Montorgueil, à Saint-Merry...

MARIUS.

Oui, et contre vos trois tas de pavés, vous aurez, n'est-ce pas, la garde nationale de Paris, la garde nationale de la banlieue, trente mille hommes de troupes régulières, toute l'artillerie de Vincennes, et vous serez sûrement écrasés...

ENJOLRAS.

Ça, c'est un détail. Dans les batailles pour le progrès, mon cher, le sang des vaincus, c'est la semence des vainqueurs.

MARIUS.

C'est où je voulais en venir, Enjolras; et, puisqu'il s'agit de mourir, j'en suis.

COURFEYRAC.

Bravo, Marius!

ENJOLRAS.

Voilà qui est bien! Alors, vous venez avec nous?

MARIUS.

Pas tout de suite. Je vous ai dit ce que j'avais d'abord à faire.

ENJOLRAS, sèchement.

Comme il vous plaira!

JEAN PROUVAIRE.

Eh! Enjolras, s'il n'avait tenu qu'à moi, allez, j'aurais été joliment content de finir des vers que j'ai commencés ce matin.

ENJOLRAS, radouci.

Grand bon cœur! — A tout à l'heure donc, Marius!

MARIUS.

A tout à l'heure. (Échange de poignées de main. Tous s'éloignent par la droite.) C'est à Saint-Merry que je vous rejoins?

GAVROCHE, revenant sur ses pas.

Non, non! vous feriez là, citoyen, une de ces pâtisseries vulgairement appelées brioches. Notre barricade à nous, qu'on est en train de construire, est rue de la Chanvrerie.

MARIUS.

Merci! (Il s'éloigne de quelques pas.)

SCÈNE VIII

GAVROCHE; ÉPONINE, entrant par le fond.

ÉPONINE.

Gavroche!...

GAVROCHE.

Tiens, Ponine! Bonjour, petite sœur!

ÉPONINE.

Je t'ai aperçu, je te guettais. J'ai besoin de toi.

GAVROCHE, s'échappant.

Ah! ma petite, aujourd'hui, j'ai pas le temps. Je fais une révolution!

ÉPONINE, suppliante.

Écoute donc, Gavroche!

GAVROCHE.

Ce que tu me ferais faire, n'est-ce pas, ça n'embêterait pas le Gouvernement?

ÉPONINE.

Ma foi, si!

GAVROCHE.

Oh! alors, où faut-il aller?

ÉPONINE.

Sois chez papa à cinq heures.

GAVROCHE.

J'y serai. — Il va bien, p'pa, depuis l'année dernière? — Mais, dis donc, après, tu viendras avec moi à la barricade. Je te présenterai. Oh! c'est chouette, tu sais! On s'y bat, on y meurt, pour de vrai. Viendras-tu?

ÉPONINE.

Peut-être.

GAVROCHE.

Oh! je m'amuse!!!

Je ne suis pas notaire!
C'est la faute à Voltaire!
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau!

Il sort en courant par la droite.

SCÈNE IX

MARIUS, ÉPONINE.

Reparaît, à gauche, Marius rêveur.

ÉPONINE, s'approchant timidement de lui.

Comme ça, vous avez donc bien du chagrin, monsieur Marius?

MARIUS, se retournant.

Plaît-il? Que voulez-vous? Qui êtes-vous?

ÉPONINE.

Oh! vous ne me reconnaissez plus! La petite voisine... La porte en face de la vôtre...

MARIUS.

Ah! oui... Éponine?

ÉPONINE.

Oh! c'est gentil! vous vous rappelez mon nom!

MARIUS.

Eh bien, Éponine, que voulez-vous?

ÉPONINE.

Vous me disiez *tu*.

MARIUS.

Allons! que veux-tu, Éponine?

ÉPONINE.

Vous avez de la peine, monsieur Marius! Et ça me chiffonne! Si je pouvais... vous être bonne à quelque chose?...

MARIUS.

Non, tu ne peux rien, mon enfant.

ÉPONINE.

Pourtant rappelez-vous. Il y a six semaines, vous m'aviez

promis... vous m'aviez dit : Je te donnerai... je te donnerai ce que tu voudras, si tu peux m'avoir... — vous savez, — l'adresse... l'adresse de la demoiselle. Eh bien, je ne vous l'ai pas dit, je la sais, cette adresse.

MARIUS.

Merci ! je n'en ai plus besoin.

ÉPONINE.

Ah ! vous l'avez !

MARIUS.

Mais, écoute ; veux-tu me rendre un autre service, un grand service ?

ÉPONINE.

Oh ! quel bonheur ! Lequel ?

MARIUS.

Puisque tu connais cette adresse, veux-tu y porter tout de suite une lettre, cette lettre ?

ÉPONINE.

Ah ! vous lui écrivez !

MARIUS.

Veux-tu ?... Réponds-moi donc, voyons. Ce qui cause ma peine, c'est ça. Veux-tu ? (Il lui tend la lettre.)

ÉPONINE, se décidant à la prendre.

Eh bien... oui.

MARIUS.

Seulement, il faudra attendre que le père...

ÉPONINE.

Bien ! bien ! il sortira avant la nuit, le père.

MARIUS.

Et, pour entrer... — tu sais que la rue Plumet est très

déserte à cet endroit, — pour entrer, il n'y a qu'à déplacer le dernier barreau de gauche de la vieille grille du jardin.

ÉPONINE.

Ah ! vous la voyez !

MARIUS.

Quand tu seras dans le jardin, — j'ai montré la lettre et on doit l'attendre... (Mouvement d'Éponine comme pour rendre la lettre.) Qu'est-ce que tu as?...

ÉPONINE.

Rien, mais je...

MARIUS.

Tu disais tout à l'heure que tu serais contente de me servir.

ÉPONINE.

Pour vous servir!... allons, oui.

MARIUS.

Je t'attendrai chez moi pour la réponse. Viens, je t'expliquerai le reste en marchant.

ÉPONINE.

Non, j'en sais bien assez. Il ne faut pas qu'on voie un jeune homme comme vous avec une femme comme moi. Vous par ici, moi par là.

MARIUS.

Comme tu voudras.

ÉPONINE.

Et... vous m'aviez promis... j'aurai quelque chose...

MARIUS.

Ah ! c'est vrai.

Il fouille dans sa poche et met une pièce de cinq francs dans la main d'Éponine, puis s'éloigne par la gauche.

Éponine regarde la pièce avec stupeur, fait quelques pas comme pour rappeler Marius, passe sa manche sur ses yeux, puis jette la pièce avec violence et sort par la droite. Depuis quelques instants, Thénardier s'est montré au fond et se rapproche.

THÉNARDIER, ramassant la pièce.

Petite buse ! (Appelant.) Piiouït !

SCÈNE X

THÉNARDIER; MONTPARNASSE, CLAQUESOUS, BIGRENAILLE, GUEULEMER, BOULATRUELLE, BABET.

Ils paraissent, s'avançant avec précaution, de différents côtés.

THÉNARDIER.

Bon! v'là Patron-Minette presque au complet. Ordre du jour. Le coup pour six heures.

MONTPARNASSE.

On y sera.

THÉNARDIER.

Non, toi Montparnasse, beau mirliflor, tu iras avec Brujon. Tu enlèveras la petite.

MONTPARNASSE.

Ça me va!

THÉNARDIER.

La maringotte à Poussagrive vous attend dans la rue. Tu sais, la grille...

MONTPARNASSE.

Tu m'as montré le truc. (Il remonte.)

THÉNARDIER.

Et à nous, à nous six, l'homme.

CLAQUESOUS.

A six! Paraît que ça sera dur!

THÉNARDIER.

Ça sera féroce! S'il ne casque pas, on l'écharpe. Il aura le choix : rincé, ou... zuit!... (Avec un geste expressif.) nettoyé!

QUATORZIÈME TABLEAU

Le Guet-Apens.

Un vaste galetas misérable et sombre. Charpentes du toit supportées à gauche par un poteau grossièrement taillé à sa base en forme d'escabeau. Près du poteau, une table branlante. Au fond, une porte ouvrant sur un corridor. A droite, fenêtre carrée, assez élevée au-dessus du sol. Aspect d'absolu dénuement. Une seule chaise à demi dépaillée. Grabat dans un coin.

SCÈNE PREMIÈRE

GAVROCHE, ÉPONINE.

ÉPONINE.

... Tu as bien compris?

GAVROCHE.

Oui, Ponine, oui, c'est dit, c'est fait. — Ah! là-bas aussi tout va, tout flambe! Notre barricade, ma chère, si tu la voyais! Haute comme une maison! J'y retourne, — et je reviens. Aujourd'hui, je suis partout, Paris est à moi! Seulement... seulement, il me faudrait des armes! (Il prend à sa ceinture son pistolet et le contemple avec mélancolie.) J'ai bien mon pistolet, — mais il n'a pas de chien! (Brandissant le pistolet.) Ça ne fait rien, mort aux tyrans! (Il sort et rencontre Marius sur le seuil.) Ah! citoyen Marius, salut et fraternité! A tout à l'heure. Et à bas tout!

Il sort.

SCÈNE II

MARIUS, ÉPONINE.

MARIUS, allant vivement à Éponine.

Je t'attendais dans ma chambre. Pourquoi n'es-tu pas venue?

ÉPONINE.

J'arrive... J'étais avec mon frère.

MARIUS.

Voyons, parle maintenant ! parle !

ÉPONINE.

Eh bien, j'ai vu... j'ai vu la personne. Vous aviez raison, elle attendait. J'ai remis votre lettre.

MARIUS.

Et la réponse? Donne la réponse.

ÉPONINE, fouillant lentement dans sa poche.

Oh! ce n'est pas une réponse. Ce n'est qu'un mot, un mot... très court.

MARIUS.

Quel mot? quel mot? tu me fais mourir!

ÉPONINE.

Un mot qui ne dit rien, qu'elle a écrit au crayon sur un feuillet déchiré de son calepin. (Tirant le feuillet.) Tenez, lisez. Le mot *Come*.

MARIUS, jetant un coup d'œil sur le feuillet.

Merci! oh! merci, Éponine! (Il s'élance dehors.)

SCÈNE III

ÉPONINE, puis JEAN VALJEAN.

ÉPONINE, *regardant le papier.*

Come, ça veut dire *Venez!* J'en étais sûre! (*Rentre Jean Valjean.*) Le père! il arrive bien!

JEAN VALJEAN, *regardant derrière lui.*

Mon enfant, savez-vous quel est ce jeune homme que je viens de voir sortir tout courant?

ÉPONINE.

C'est M. Marius, un voisin. Vous le connaissez?

JEAN VALJEAN.

Non.

ÉPONINE.

Pourtant, vous l'avez rencontré quelquefois, n'est-ce pas? Par exemple, au Luxembourg?

JEAN VALJEAN.

C'est possible. — Votre père?...

ÉPONINE.

Il va venir. — Alors, vous avez laissé votre demoiselle seule à la maison?

JEAN VALJEAN.

Sans doute.

ÉPONINE.

Ah!... Je croyais, moi, que, dans le monde, les parents... Je croyais que les jeunes filles... étaient plus surveillées.

JEAN VALJEAN.

Vous déraisonnez, mon enfant.

ÉPONINE.

Croyez-vous?... Car enfin... (Froissant le feuillet dans ses doigts.) Oh! non! non!

JEAN VALJEAN, inquiet.

Votre père n'arrive pas... (Fouillant à sa poche.) Je vais vous laisser... Il faut que je parte...

ÉPONINE.

Oui, c'est ça! Allez, allez, retournez chez vous.

LA VOIX DE THÉNARDIER, appelant.

Ponine!

ÉPONINE.

Ah! le v'là! (A part.) Mais j'irai, moi, j'irai.

Entre Thénardier.

THÉNARDIER, sur la porte.

Ponine! (Éponine va à lui.) Descends, et, si les cognes venaient, chante l'air de Patron-Minette.

ÉPONINE.

Non, j'peux pas. J'ai affaire. (Elle va pour s'échapper.)

THÉNARDIER, la saisissant au poignet.

Ah çà! dis donc!...

ÉPONINE.

Allons, c'est bon! j'enverrai Gavroche.

Elle se dégage et sort.

SCÈNE IV

JEAN VALJEAN, THÉNARDIER, puis CLAQUESOUS, BIGRENAILLE, GUEULEMER, BABET, BOULATRUELLE.

THÉNARDIER, *s'approchant.*

Excusez-moi, monsieur et cher protecteur.

JEAN VALJEAN.

Monsieur Jondrette ?

THÉNARDIER, *avançant la chaise.*

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

JEAN VALJEAN.

Non, je suis un peu pressé.

THÉNARDIER.

Oh ! une minute. Puisque je vous tiens. — Ah ! mon bon cher monsieur, vous voyez notre horrible détresse. Le malheur, un malheur infernal, a fait de moi sa proie...

Entre Claquesous, le visage barbouillé de suie, un gourdin à la main. Il s'approche et se poste à côté de Thénardier.

JEAN VALJEAN.

Qu'est-ce que c'est que cet homme ?

THÉNARDIER.

C'est quelqu'un de la maison. Ne faites pas attention.

JEAN VALJEAN.

Je reviendrai. Voici toujours pour les premiers besoins. *(Il lui met deux louis dans la main.)*

THÉNARDIER.

Deux louis! Dieu vous les rende, mon généreux bienfaiteur! C'est pour mes loyers, pour que le propriétaire ne nous jette pas à la porte.

Entrent en silence Bigrenaille et Boulatruelle, barbouillés de suie et armés, l'un d'un merlin et l'autre d'une barre de fer. — Mouvement de Jean Valjean.

Des amis. Ça voisine. C'est barbouillé parce que ça travaille dans le charbon. — Ah! la misère, vénéré monsieur, la misère! Il y a des moments ou j'ai envie de me flanquer à l'eau. J'ai descendu, l'autre soir, trois marches pour ça, du côté du pont d'Austerlitz... *Babet et Gueulemer sont venus se ranger à côté des autres. Brusquement Thénardier voit ses hommes au complet, se dresse et, d'une voix tonnante :* Il ne s'agit pas de tout ça. Me reconnaissez-vous?

JEAN VALJEAN.

Non.

THÉNARDIER.

Je ne m'appelle pas Jondrette, je m'appelle Thénardier. Je suis l'aubergiste de Montfermeil. Entendez-vous bien? Thénardier! Maintenant, me reconnaissez-vous?

JEAN VALJEAN.

Pas davantage.

THÉNARDIER.

Ah! vous ne me reconnaissez pas? Non, ce n'est pas vous qui êtes venu à mon auberge, il y a dix ans, en 1822? Ce n'est pas vous qui avez enlevé de chez moi l'enfant de la Fantine? Ce n'est pas vous qui m'avez pris, pour quinze cents francs, cette petite que j'avais, et qui, certainement, était à des riches dont j'aurais tiré de quoi vivre le restant de mes jours? Ce n'est pas vous, non, ce n'est pas vous?

JEAN VALJEAN.

Je ne sais ce que vous voulez dire. Je ne vous connais pas.

THÉNARDIER.

Ah ! vous tenez à cette plaisanterie. Vous ne me connaissez pas ? vous ne savez pas qui je suis ?

JEAN VALJEAN.

Pardon, monsieur ! je sais à présent que vous êtes un bandit.

THÉNARDIER, bondissant.

Bandit ! vous m'appelez bandit, vous ! Apprenez, monsieur le millionnaire, que j'ai été un homme établi, moi ! j'ai été patenté, moi ! Je suis un bourgeois ! Bandit ! Est-ce que je suis un homme louche, moi ? Est-ce que je vais dans les maisons, sous prétexte que ce sont des auberges, avec des habits minables, tromper les personnes, faire le généreux et leur prendre leur gagne-pain, voleur d'enfants ! Mais en voilà assez ! finissons ! Il me faut de l'argent, beaucoup d'argent, énormément d'argent ! ou je vous extermine, tonnerre de Dieu !

BABET, brandissant une hachette.

S'il faut fendre du bois, je suis là.

Tout à coup Jean Valjean s'élance, jette la chaise dans les jambes des bandits, renverse d'un coup de tête Babet et Gueulemer d'un coup de pied dans le ventre, court à la fenêtre, escalade l'appui et l'enjambe. Mais les six hommes se jettent sur lui et le ramènent. Une lutte s'engage. Jean Valjean en terrasse deux, mais les quatre autres le saisissent aux bras et à la nuque, l'entourent de cordes et paralysent ses mouvements.

THÉNARDIER.

Ne lui faites pas de mal ! — Attachez-le solidement au poteau. (Jean Valjean est garrotté et assis de force sur l'escabeau.) Fouillez-le.

CLAQUESOUS, après l'avoir fouillé.

Une bourse. (Comptant l'argent.) Un louis. Trois francs et quatre sous.

THÉNARDIER.

Pas de portefeuille ?

BOULATRUELLE, qui vient de fouiller Jean Valjean.

Ni de montre.

GUEULEMER, se tâtant.

C'est égal, c'est un vieux rude!

THÉNARDIER, doucereux.

Monsieur, vous avez eu tort de vouloir sauter par la fenêtre; vous auriez pu vous casser une jambe. Moi, j'ai eu tort de m'emporter. Maintenant causons tranquillement. Une remarque que j'ai faite, c'est que vous n'avez pas poussé le moindre cri. Mon Dieu! vous auriez pu crier au voleur, même à l'assassin; je ne l'aurais pas pris en mauvaise part. Il est tout simple qu'on fasse un peu de vacarme quand on se trouve avec des personnes qui ne vous inspirent pas suffisamment de confiance. Mais enfin vous n'avez pas soufflé mot. C'est que vous ne vous souciez pas plus que nous de voir arriver la police, pas vrai? Ainsi, nous pouvons nous entendre. Parce que vous êtes millionnaire, je vous ai dit que j'exigeais beaucoup d'argent, énormément d'argent. Ça ne serait pas raisonnable. Je ne veux pas vous ruiner. Tenez, je fais un sacrifice, j'y mets du mien. Il me faut simplement deux cent mille francs. Vous allez me dire: Je n'ai pas deux cent mille francs sur moi. Oh! votre signature me suffira. Aurez-vous la bonté, dites, d'écrire ce que je vais vous dicter? (Il prend encrier et plume dans le tiroir.)

JEAN VALJEAN.

Comment voulez-vous que j'écrive? Je suis attaché

THÉNARDIER.

C'est juste. (A Claquesous.) Déliez le bras droit de monsieur. (Claquesous exécute l'ordre. Thénardier trempe la plume dans l'encrier et la présente à Jean Valjean.) Écrivez: « Je reconnais devoir à M. Thénardier la somme de deux cent mille francs, que je lui

payerai à sa première réquisition. » (Il suit des yeux ce que Jean Valjean écrit.) Bien. Datez. Signez. (Jean Valjean signe. Thénardier prend le papier et lit :) *Pierre Fauchelevent.* C'est votre nom actuel? Parfait. (Il va à ses hommes et leur montre le billet. Jean Valjean étend la main vers le tiroir de la table, y prend un couteau et coupe ses liens. Thénardier reprend :) Maintenant, vous ne me croyez pas très, très naïf, et je sais, nous savons tous deux que, pour moi comme pour vous, ce bout de papier n'aurait aucune espèce de valeur, — si je n'avais pas, par devers moi, une petite garantie. Or ma garantie — pourquoi vous le cacherais-je? — c'est mademoiselle votre fille.

JEAN VALJEAN.

Ma fille!

THÉNARDIER.

Deux de mes bons amis sont en ce moment dans votre domicile et ils s'emparent de la Cosette, qu'ils vont mettre en lieu de sûreté. Quand j'aurai touché l'argent, on vous rendra la fille.

JEAN VALJEAN.

Misérable! (Jean Valjean, en un clin d'œil, renverse la table et se dresse derrière, le couteau à la main.) A la garde de Dieu!

THÉNARDIER.

Ah! le gredin! A mort!

Les six hommes s'avancent, menaçants, sur Jean Valjean adossé au mur.

LA VOIX DE GAVROCHE au dehors, chantant.

Patron-Minette est bon enfant!...

CLAQUESOUS.

Écoutez!

THÉNARDIER.

La voix de Gavroche!

LA VOIX DE GAVROCHE, chantant.

Patron-Minette est bon enfant!

GUEULEMER.

Les cognes sont là!

THÉNARDIER.

Mille massacres! Décampons!

BIGRENAILLE.

Par où?

THÉNARDIER, s'élançant par la fenêtre.

Par là.

BABET.

Minute! Après moi.

GUEULEMER.

Après nous.

CLAQUESOUS, gouailleur.

Une idée! si nous tirions au sort?

SCÈNE V

LES MÊMES, JAVERT et ses AGENTS, puis GAVROCHE, FEUILLY, INSURGÉS

JAVERT.

Voulez-vous mon chapeau?

TOUS, avec épouvante.

Javert!

JAVERT.

Halte-là! Vous êtes six, nous sommes quinze. Ne nous colletons pas. Soyons gentils. Les fiacres sont en bas. Emmenez-les tous. Allez. (Deux agents se mettent à côté de chaque homme. Ils passent à mesure devant Javert.) Bonjour, Bigrenaille! Bonjour, Babet! Gueulemer, Boulatruelle, Claquesous, bon-

jour, messieurs. Bonjour, Thénardier! (Tous sortent, Jean Valjean se dirige du côté de la porte. Javert se retourne subitement vers lui.) Bonjour, Jean Valjean!

Trois des agents sont restés près de la porte.

Jean Valjean, tu m'as échappé à Arras, tu m'as échappé à Montreuil-sur-Mer, tu m'as échappé à Paris, tu m'as échappé à Montfermeil. Je te croyais mort et je me croyais vaincu. Mais tu vis! ah! tu vis! et je te tiens! et il n'y a pas de puissance humaine pour t'arracher à moi maintenant!

Il lui met la main sur l'épaule. Tout à coup, la fenêtre s'ouvre violemment et donne passage à Gavroche.

GAVROCHE, sautant dans la chambre.

Pardon, excuse! il y a moi, Gavroche! le peuple!

Entre FEUILLY, à la tête d'un groupe d'ouvriers.

Arrivez, citoyen Feuilly!

FEUILLY, à Jean Valjean.

Citoyen, vous êtes libre.

GAVROCHE.

De la part de ma sœur, la citoyenne Éponine.

FEUILLY, à Javert.

Vous aussi, partez. La liberté n'arrête personne. (Aux deux hommes.) Allez, chacun de votre côté.

JAVERT, fixant sur Jean Valjean un regard furieux.

Oh! pas pour bien longtemps! Le *citoyen* et moi, nous nous sommes retrouvés, nous nous retrouverons. Nous sommes deux inséparables!

QUINZIÈME TABLEAU

L'Idylle rue Plumet.

Un jardin inculte, sorte de bois sans allées et tout encombré de broussailles. Un banc de pierre brisé sous les arbres. Nuit de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIUS et COSETTE entrent en marchant; puis ÉPONINE.

MARIUS.

Voyons, mon aimée, c'est toi qui es tremblante maintenant!

COSETTE.

Tu es venu si désespéré! tu voulais mourir! Ah! Dieu! toi mourir!...

MARIUS.

Oui, mais je t'ai vue, je t'ai entendue, et tu m'as rendu presque l'espérance.

COSETTE.

Eh! oui, puisqu'il suffit d'attendre. Tu as vingt-trois ans. Dans deux ans, ce méchant grand-père te donnera son consentement, — quand tu pourras t'en passer.

MARIUS.

Mais d'ici là?...

COSETTE.

D'ici là, presque tous les soirs, quand tout dort à la maison, tu viens, nous causons cœur à cœur, nous sommes ensemble. Être ensemble! mais c'est tout!

MARIUS.

C'est tout, oui, quand c'est toujours.

Entre Éponine qui se glisse le long d'une charmille.

ÉPONINE, à part, en apercevant Cosette et Marius.

Ah! les voilà!

MARIUS.

... Et, de ton côté, n'y aura-t-il pas d'obstacle? Celui que tu appelles ton père a des allures mystérieuses qui parfois m'inquiètent.

COSETTE.

Oh! il est si bon, et il m'aime tant! Il sera content pourvu qu'il reste avec nous, près de nous...

MARIUS.

D'ailleurs lui, après tout, il n'est pas ton père.

COSETTE.

Ne dis pas ça, Marius! il a été plus que mon père, il a été mon père et ma mère! Vois-tu...

Ils s'éloignent.

ÉPONINE, seule.

Ils se tutoient! Hein, ces filles riches!

SCÈNE II

ÉPONINE; entrent MONTPARNASSE et BRUJON.

ÉPONINE, à part.

Montparnasse, Brujon ici! Qu'est-ce qu'ils viennent faire?

MONTPARNASSE.

Nous sommes en retard. Il faut toujours que tu boives, Brujon! Et tu as trop bu!

BRUJON.

Faut bien se donner du cœur.

MONTPARNASSE.

Capon!

BRUJON.

Maintenant où trouver la belle?

ÉPONINE à part.

Qu'est-ce qu'ils disent? (Se montrant.) Montparnasse!

MONTPARNASSE.

Tiens, Éponine!

BRUJON.

La fille à Thénardier!

MONTPARNASSE.

Est-ce que c'est ton père qui t'envoie?

ÉPONINE.

Mais... oui.

MONTPARNASSE.

Pour éclairer l'affaire?

ÉPONINE.

Juste.

MONTPARNASSE.

Eh bien, tu connais la maison?

ÉPONINE.

Oui.

BRUJON.

Est-ce qu'il y a un chien?

ÉPONINE.

Non.

MONTPARNASSE.

Et sais-tu où est la Cosette?

ÉPONINE.

Pourquoi faire?

MONTPARNASSE.

Eh! pour l'enlever donc!

ÉPONINE.

L'enlever! C'est pour ça que vous venez? — Tiens, c'est une idée!

MONTPARNASSE.

Où est-elle? Dans la maison? Dans le jardin? C'est un bois, ce jardin-là! Conduis-nous.

ÉPONINE.

Comment! ça serait pour tout de suite?

MONTPARNASSE.

Pardine!

ÉPONINE.

Oh! non! non! pas tout de suite. Plus tard.

MONTPARNASSE.

Pourquoi? La rue est déserte. Bigrenaille attend avec la maringotte, les cognes sont à l'émeute.

ÉPONINE.

Mais si le père arrivait?

MONTPARNASSE.

Pas de risque. Il est chez toi ligotté, le père.

ÉPONINE.

La fille va crier.

MONTPARNASSE.

On la bâillonnera.

ÉPONINE.

La servante?

BRUJON.

On la bouclera.

ÉPONINE.

Mais si cette Cosette n'est pas seule? S'il y a avec elle... quelqu'un?

MONTPARNASSE.

Qui ça?

ÉPONINE.

Eh! mais... un homme.

BRUJON.

Diable! diable!

MONTPARNASSE.

Nom d'unch! tu vas caner, toi! Nous raterions un coup superbe! vingt mille balles pour chacun! allons donc! S'il y a un homme (Tirant son couteau.), Tant pis pour l'homme! Où sont-ils, la fille et l'amant? Par là?

ÉPONINE.

Arrêtez!.. Arrêtez, je vous dis!

MONTPARNASSE.

Ah! tu me...

ÉPONINE.

Mon petit Montparnasse! comme tu es méchant aujourd'hui! Écoute-moi donc! Je suis la fille à mon père peut-être. Puisque j'éclaire l'affaire... — Brujon, vous qui êtes un homme prudent!... Vous n'avez qu'à revenir dans une heure. Les femmes seront seules.

MONTPARNASSE.

Non! non! et non! Cet ivrogne de Brujon nous a fichus en retard. La maringotte ne peut pas stationner là éternellement. Il faut en finir.

ÉPONINE.

Alors, tu veux faire le coup tout de suite? tu veux?

MONTPARNASSE.

Oui.

ÉPONINE.

Eh ben, moi, je ne veux pas!

MONTPARNASSE.

Hein?

ÉPONINE.

Je ne veux pas! Allez-vous-en! Allez-vous-en, je vous dis! Sinon, la rue n'est pas loin, je crie. Il n'y a pas de chien, Brujon, mais il y a une chienne. J'aboie.

BRUJON.

Elle le ferait! Filons.

MONTPARNASSE.

Devant une femme! plus souvent! — Assez causé (Ouvrant son couteau.) Ote-toi de là!

ÉPONINE.

Ah! tu as ton surin; moi, j'ai mon lingre. (Elle ouvre aussi un couteau.) Avance un peu!

BRUJON.

Filons! filons!

MONTPARNASSE.

Ah! tu as beau être la fille à ton père!... (Il lève le couteau.)

ÉPONINE.

Eh ben, vas-y! Frappe, — ou décampe!

MONTPARNASSE.

Hun! prends garde!

ÉPONINE.

Prends garde ! à quoi ? Tu crois que tu me fais peur ? Ah ! ouiche ! peur ! Avec ça que, pour le quart d'heure, j'y tiens beaucoup, à ma respiration ! Tu tombes dans un mauvais moment, mon bonhomme ! Ce n'est pas ma vie à moi que je défends, va ! La mort ! la mort ! elle me fera plaisir, la mort ! — Ainsi, ouste ! Frappe ! — ou décampe ! ou décampe ! ou décampe !

Elle marche sur Montparnasse, qui recule en grondant, tiré par Brujon et elle sort avec eux en les menaçant.

SCÈNE III

Entrent MARIUS et COSETTE ; puis JEAN VALJEAN et ÉPONINE.

COSETTE, d'un air fâché.

Allons, disons-nous adieu, Marius.

MARIUS.

Non, je ne m'en irai pas que nous ne soyons réconciliés. Je veux te voir me sourire.

COSETTE.

Quittons-nous. Si père rentrait ! Il peut revenir d'un moment à l'autre.

MARIUS.

S'il te cherche, il t'appellera, et j'aurai tout le temps de me faufiler dans le taillis jusqu'à la grille.

Entre Jean Valjean, amené par Éponine. Ils sont cachés par la charmille.

ÉPONINE, à voix basse, à Jean Valjean.

Regardez, écoutez.

MARIUS.

Viens, ma Cosette...

JEAN VALJEAN, chancelant.

Ah ! mon Dieu !

MARIUS.

... Viens nous asseoir sur notre banc, et expliquons-nous gentiment. (Ils s'assoient sur le banc de pierre.) Est-ce bien vrai que tu es fâchée ?

COSETTE, boudeuse.

Oui.

MARIUS.

Sérieusement ?

COSETTE.

Sérieusement.

MARIUS.

Non, ce n'est pas possible.

COSETTE.

Ce qui ne devrait pas être possible, c'est que vous disiez que, de nous deux, c'est vous qui aimez le plus.

ÉPONINE, bas à Jean Valjean.

Vous entendez ? (Il lui impose silence d'un geste irrité.)

MARIUS.

Je n'ai pas dit que tu ne m'aimais pas.

COSETTE.

Il ne manquerait plus que ça !

MARIUS.

Laisse-moi te donner mes raisons.

COSETTE, lui tournant le dos.

Je ne vous écoute seulement pas.

MARIUS.

Ma première raison, c'est que toi, tu es un ange.

ÉPONINE, bas à Jean Valjean.

Un ange ! et vous ne dites rien ! Vous la laissez traiter d'ange comme ça, devant vous !

JEAN VALJEAN.

Silence ! je n'ai pas besoin de vous pour souffrir.

MARIUS, avec dépit, se détournant à son tour.

Tu ne réponds pas, — parce que tu n'as rien à répondre !

COSETTE, se retournant vers lui.

Ah ! vous croyez ? Ah ! j'aime moins que vous ! Mais vous vous figurez donc que je suis une petite bête pour ne pas comprendre ce que vous valez. Oh ! le vilain ! on le sait bien que tu es gentil. Et si tendre ! Et gai, et drôle ! Tu as de l'esprit tout plein. Tes paroles, ah ! tes paroles ! c'est une musique ! Elles sont si bonnes, si belles, si douces ! Quand je les entends, il me semble que je les rêve ! Voilà, voilà comme je t'aime ! Et, si tu ne le sais pas, si tu ne le sens pas, avec tout ça tu n'es qu'un monstre !

JEAN VALJEAN.

Ah ! quel supplice !

ÉPONINE.

Oh ! oui ! — Et moi... M'sieu !... m'sieu ! vous ne savez pas ? le jeune homme, le beau jeune homme, moi, je l'aime !

JEAN VALJEAN.

Ah ! pauvre petite !

COSETTE.

Eh bien, vous ne parlez plus ? — Tu boudes à ton tour ?

MARIUS, se retournant.

Je fais semblant, je t'écoute encore ! — Et laisse-moi donc te dire pourquoi être un ange donne le droit d'être aimé davantage. — Ma Cosette ! toute ta personne est

blancheur, candeur, clarté! Alors, tu comprends, parce que tu as tous les autres dons, je t'aime; mais parce que tu es si pure, je t'adore!

ÉPONINE, se regardant elle-même avec honte.

Oh! méchant! méchant! comme il est méchant!

COSETTE.

Tu es mignon! — Écoute, pour que je ne sois plus fâchée, convenons que nous nous aimons tous deux le plus

MARIUS

Allons, c'est convenu.

COSETTE.

Oh! t'aimer, vois-tu, a été pour moi le commencement de la vie. Il me semble que c'est seulement depuis toi que j'existe!

JEAN VALJEAN.

Oh! oui, ils sont durs!

MARIUS.

Et moi, sans toi, je ne pourrais plus vivre. (Gravement.) Cosette, je n'ai jamais donné ma parole d'honneur à personne; eh bien, je te donne ma parole d'honneur que, si on me sépare de toi, je mourrai.

ÉPONINE.

Ah! Dieu! Dieu!

JEAN VALJEAN.

Hein! comme on souffre!

COSETTE.

... Et, si tu meurs, je te suivrai, mon bien-aimé Marius; car je ne vis qu'en toi, par toi, pour toi!...

JEAN VALJEAN.

Oh! c'est trop! (A Éponine.) Éloignez-vous. (Appelant:) Cosette!

COSETTE, *à Marius.*

Cache-toi !

Marius s'échappe vivement derrière les arbres.

JEAN VALJEAN.

Cosette!. . Où es-tu ?

COSETTE.

Ici, père.

JEAN VALJEAN, *violemment agité.*

Mon enfant... Mon enfant, il m'arrive quelque chose de grave, de tout à fait grave. Je suis dans un grand danger. Un homme, un ennemi acharné, qui me croyait mort, m'a retrouvé, m'a découvert. Et il tient dans ses mains ma vie. Il faut que nous partions, que nous quittions Paris. Sur-le-champ.

COSETTE.

Quitter Paris!... Mon Dieu ! pourquoi ?

JEAN VALJEAN.

Je te dis qu'il s'agit pour moi de vie ou de mort! Va vite t'apprêter, vite! Il faut partir.

COSETTE.

Oh! mais pas aujourd'hui... demain.

JEAN VALJEAN.

Non, tout de suite! tout de suite! Si je reste un jour, si je reste une heure, je suis perdu! perdu ! Et toi, qu'est-ce que tu deviendrais, pauvre enfant, sans personne, seule dans ce Paris, seule au monde ?

COSETTE.

Mais... où allons-nous ?

JEAN VALJEAN.

Est-ce que je sais ? En Belgique, en Angleterre. Je pro-

fite de cette émeute, je m'échappe, je disparais, je m'enfuis, loin! loin! loin de Paris, loin de la France!

COSETTE.

Et quand reviendrons-nous?

JEAN VALJEAN.

Ah! jamais sans doute.

COSETTE.

Jamais!... Et vous voulez?...

JEAN VALJEAN.

Moi? mais rien! je n'ai pas à vouloir ou à ne pas vouloir, moi! Je ne l'invente pas, ce danger urgent, ce danger terrible. Je n'y suis pour rien, je n'y peux rien! C'est ainsi, c'est ainsi! que veux-tu que j'y fasse? — Le fait est qu'il faut partir, il n'y a pas à dire, il le faut! Viens, viens, viens! Sans perdre une seconde! Sans regarder en arrière! Comme si la maison brûlait!

Il l'a saisie par la taille et l'entraîne, l'emporte presque, toute palpitante de douleur et d'effroi.

MARIUS, sortant du taillis.

Cosette!.. Perdue pour moi! je suis perdu!

ÉPONINE, se montrant.

Monsieur Marius!

MARIUS.

Éponine!

ÉPONINE.

Monsieur Marius, vos amis vous attendent à la barricade de la rue de la Chanvrerie!

MARIUS, effaré.

A la barricade?...

ÉPONINE.

Allons mourir!

MARIUS, avec un cri de joie.

Ah! oui, mourir!

Ils s'élancent dehors, la main dans la main.

JEAN VALJEAN, reparaissant.

Mourir!... Et, s'il meurt, elle mourra!

SEIZIÈME TABLEAU

L'Épopée rue Saint-Denis.

Petite place, au carrefour de la rue de la Chanvrerie. Au fond, la grande barricade, avec une coupure sur la droite pour le passage. Un drapeau rouge est planté sur les pavés, éclairé d'en bas par une torche. A gauche, au second plan, le cabaret de Corinthe. Un baril de poudre auprès. Au premier plan, un des tronçons de la ruelle Mondétour, où l'on aperçoit le commencement d'une petite barricade. L'autre tronçon de la ruelle s'ouvre au premier plan, à droite et laisse voir aussi sa barricade. De ce même côté, au second plan, le derrière d'une maison contre laquelle s'adosse en saillie un égout fermé par une grille. Çà et là, tas de pavés, charrettes, tonneaux, matériaux de la barricade.

SCÈNE PREMIÈRE

ENJOLRAS, FEUILLY, COMBEFERRE, COURFEYRAC, BAHOREL, JOLY, LESGLE, GRANTAIRE, et une TRENTAINE D'INSURGÉS postés derrière la barricade, achèvent de tirailler. GAVROCHE va de l'un à l'autre toujours en mouvement.

Derniers coups de la fusillade, puis silence.

FEUILLY, se relevant.

Ils cessent le feu !

BAHOREL.

Ils cessent le feu ! Victoire !

COURFEYRAC.

Ils ont reflué jusqu'à la rue Saint-Denis.

GAVROCHE, sautant de joie.

Enfoncé le canon ! — Ah ! si j'avais eu un fusil !...

Les insurgés quittent leur poste de combat.

ENJOLRAS.

La barricade a souffert. — Tout le monde aux pavés! Réparons les brèches. — Ah! laissez des vedettes; il faut craindre un retour offensif par surprise. La lune, en ce moment, cache la troupe et nous découvre. (On entend faire l'appel derrière le cabaret. — Bas à Combeferre.) Combien de tués?

COMBEFERRE.

On fait l'appel. Mais la garde nationale et la troupe ont bien une quinzaine de morts, au pied de la barricade.

ENJOLRAS, se découvrant.

Des Français, des vaillants! — Triste progrès humain, quand cesseras-tu donc d'être sanglant!

COURFEYRAC, s'approchant, inquiet.

Jean Prouvaire n'est pas par ici?

ENJOLRAS.

Non. (Courfeyrac s'éloigne.)

FEUILLY.

Venez voir par là, Enjolras, la coupure est obstruée de débris

ENJOLRAS.

Il faut rétablir le passage. (A Combeferre, en remontant.) Une chose m'inquiète : on n'entend plus le tocsin. Est-ce que la barricade Saint-Merry est prise? Ce serait grave.. (Il s'éloigne avec Combeferre.)

GAVROCHE, appelant Feuilly.

Citoyen Feuilly...

FEUILLY

Quoi? qu'est-ce que tu veux?

GAVROCHE.

Vous qui avez amené les blouses, lancez-moi donc un

vague coup d'œil sur celle-là qui s'accote à un fusil... là, au coin... et qui observe, qui observe...

FEUILLY, examinant l'homme

Attends donc!

GAVROCHE.

Oh! comme blouse, vous ne devez pas la connaître.

FEUILLY.

C'est vrai.

GAVROCHE.

Mais rappelez-vous notre invasion de tantôt dans le bouge à papa; est-ce que vous ne la reconnaissez pas?

FEUILLY.

Tonnerre! tu as raison!

GAVROCHE.

Dites donc! il n'a pas de chance tout de même d'avoir choisi notre barricade plutôt qu'une autre.

FEUILLY.

Il faut avertir Enjolras.

ENJOLRAS, qui se rapproche avec deux ou trois insurgés.

Trois tués, deux blessés, et Jean Prouvaire n'en est pas! Où est-il? Cherchez-le, trouvez-le, notre doux poète.

GAVROCHE.

Mon commandant, sans vous commander, deux mots. (Il lui parle bas à l'oreille.)

ENJOLRAS, tressaillant.

Tu es sûr?

GAVROCHE

Et Feuilly aussi.

FEUILLY.

Tout à fait sûr.

ENJOLRAS.

Amène.

GAVROCHE va à l'homme en blouse

Monsieur!... Voudriez-vous avoir l'excessive bonté de venir jaser un moment avec le général!

L'HOMME EN BLOUSE.

Hein? que me veut-on?

ENJOLRAS, sévèrement.

Qui êtes-vous?

L'HOMME EN BLOUSE.

Je vois ce que c'est... Eh bien, — oui

ENJOLRAS.

Vous êtes mouchard?

L'HOMME, la tête haute.

Je suis agent de l'autorité.

ENJOLRAS.

Vous vous appelez?

L'HOMME.

Javert.

ENJOLRAS.

Vous serez fusillé dix minutes avant que la barricade soit prise.

JAVERT.

Pourquoi pas tout de suite?

ENJOLRAS.

Nous ménageons la poudre.

JAVERT, impérieux

Finissez-en d'un coup de couteau.

ENJOLRAS, *plus impérieux que lui.*

Mouchard, nous sommes des juges et non des assassins.

JAVERT.

Vous êtes des rebelles!

ENJOLRAS.

Conduisez cet homme dans la salle des morts.

JAVERT.

Au revoir!

On lie les mains de Javert et on va pour l'emmener.

COMBEFERRE *s'approche avec* BAHOREL, *et arrête ceux qui conduisent Javert.*

Un instant.

BAHOREL.

Enjolras, ne cherchez plus Jean Prouvaire. Dans l'ardeur du combat, il s'est trouvé hors de la barricade. Je l'avais suivi. J'ai pu m'échapper. Lui, il a été fait prisonnier.

COMBEFERRE.

Enjolras, ils ont notre ami, nous avons leur agent. Est-ce que tu tiens à la mort de ce mouchard?

ENJOLRAS.

Moins certes qu'à la vie de Jean Prouvaire.

COMBEFERRE.

Eh bien, je vais attacher mon mouchoir à une canne et aller en parlementaire offrir de leur donner leur homme pour le nôtre.

Roulement de tambour au bout de la rue.

ENJOLRAS.

Écoute.

LA VOIX DE JEAN PROUVAIRE, *au loin.*

Vive la France! vive l'avenir!

Une détonation. Un silence.

COMBEFERRE.

Ils l'ont tué.

ENJOLRAS, à Javert.

Tes amis viennent de te fusiller.

JAVERT.

Ils ont bien fait.

Sur un signe d'Enjolras, les insurgés emmènent Javert. On entend sonner le tocsin.

ENJOLRAS.

Ah! le tocsin! le tocsin de Saint-Merry! La grande barricade tient toujours.

COURFEYRAC, s'approchant.

Enjolras, les hommes n'ont presque plus de cartouches.

ENJOLRAS.

Qu'on en fasse! Tenez, défoncez le baril de poudre, là, près du drapeau, sur les pavés.

COURFEYRAC.

Vous entendez, vous autres? — Et des balles?

ENJOLRAS.

Il n'y a qu'à fondre ce qu'il reste des cuillers et des plats d'étain du cabaret.

COURFEYRAC.

Bien! mais ce sera insuffisant.

ENJOLRAS, baissant la voix.

Tais-toi! nous n'avons pas autre chose

COURFEYRAC.

Bigre!

GAVROCHE s'approche, il a entendu; il porte deux fusils et une carabine.

Fichtre! (Haut.) Citoyen commandant, je n'avais pas de fusil, j'hérite de trois.

ENJOLRAS.

Prends-en un; prends la carabine.

GAVROCHE.

La carabine?... Peuh!

ENJOLRAS.

Prends donc celui que tu voudras.

GAVROCHE.

Le plus grand alors! — Et... des cartouches? (Enjolras, Courfeyrac et Combeferre échangent un regard.) Oui, oui, j'ai entendu. — Misère du monde! j'avais un pistolet sans chien, j'aurais un fusil sans cartouches! Ah! mais non! non! Je vas en aller chercher. Pour moi et pour vous.

COMBEFERRE.

Où ça?

GAVROCHE.

Où il y en a! De l'autre côté de la barricade. Dans les gibernes de ceux de la troupe qui sont couchés là, les pauv' zigs. — J'y vole...

COMBEFERRE, lui barrant le passage.

Tu es fou!

GAVROCHE.

Crois-tu?

ENJOLRAS.

C'est la mort!

GAVROCHE.

Et après?

ENJOLRAS.

Non! non! je m'oppose!..

GAVROCHE.

Laissez donc! Qu'on me donne seulement de quoi les mettre, mes cartouches... (Il cherche des yeux et aperçoit un panier à bouteilles sur le rebord de la fenêtre du cabaret.) Ah! v'là mon affaire. Gardez-moi mon fusil.

COMBEFERRE.

Où vas-tu?

GAVROCHE, le panier au bras.

Je vas au marché, ma bourgeoise.

COMBEFERRE.

Veux-tu bien rester!

GAVROCHE.

Zut, mon sergent!

ENJOLRAS.

Je te l'ordonne.

GAVROCHE.

Zut, mon colonel! (Il leur échappe.

ENJOLRAS, criant aux vedettes.

Barrez-lui la coupure!

GAVROCHE.

Alors, je prends vot'barricade.

Il s'élance sur l'escalier de pavés, franchit la barricade et saute dehors.

COMBEFERRE.

Le malheureux enfant! Il va se faire tuer!

Tous les insurgés sont sur la barricade, suivant des yeux Gavroche avec anxiété. Enjolras reste seul au bas avec Combeferre.

ENJOLRAS.

J'ai le cœur serré. Je n'ose regarder. — Que fait-il?

COURFEYRAC.

Il prend les cartouches des gibernes et il en emplit son panier.

COMBEFERRE.

Les lignards ne le voient donc pas?

BAHOREL.

Non, il est du côté de l'ombre.

FEUILLY.

Oh! mais le voilà en pleine clarté de la lune! — Ne va pas par là!

PLUSIEURS VOIX.

Ne va pas par là! — Rentre! (Coup de feu.)

BAHOREL.

Reviens! reviens!

ENJOLRAS, tenant la main de Combeferre.

Quelle angoisse! (Coup de feu.)

BAHOREL.

Manqué! Par bonheur, ils visent mal.

COURFEYRAC.

Ce sont des gardes nationaux de la banlieue.

GAVROCHE, chantant.

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire! (Coup de feu.)
Et bête à Palaiseau...
C'est la faute à Rousseau! (Coup de feu.)

TOUS.

Assez! — Rentre! — Rentre donc!

FEUILLY.

Il est plus leste que les balles!

BAHOREL.

C'est lui qui les attrape!

COURFEYRAC.

Il a l'air de jouer à cache-cache!

ENJOLRAS.

Avec la mort!

Coup de feu.

FEUILLY.

Ah ! Dieu ! Il tombe !

ENJOLRAS, avec désespoir.

Il est touché ?

(Il monte sur la barricade.

GAVROCHE, chantant.

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire !...

COURFEYRAC.

Il se relève !

FEUILLY, tendant la main à Gavroche.

La main. Remonte.

GAVROCHE.

A vous le panier ! (Il tend le panier et se hisse.)

Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Au moment où il reparait sur la barricade, une nouvelle balle le frappe. Il tombe, reçu dans les bras d'Enjolras. Cri d'effroi. Enjolras l'apporte sur la petite place, on se presse autour de lui.

ENJOLRAS.

Courfeyrac, voyez. Il n'est que blessé ?...

COURFEYRAC se redresse en secouant la tête.

La balle a troué la tempe... Mort !

ENJOLRAS.

La petite grande âme est partie. — Rangez-vous ! (Les insurgés se mettent en ligne. Courfeyrac et Feuilly prennent le corps de Gavroche pour l'emporter ; Enjolras commande d'une voix émue :) Portez armes ! Présentez armes ! (Les insurgés présentent les armes au passage du corps.)

UNE VEDETTE sur la barricade.

Alerte ! aux armes !

ENJOLRAS.

Ah! la surprise redoutée! — Tenez bon! tenez bon!

La troupe s'est avancée en silence et tout à coup donne l'assaut. Lutte désespérée. Corps à corps, coups de feu à bout portant. Mais les assaillants sont plus nombreux et les insurgés plient.

SCÈNE II

LES MÊMES; entrent par la ruelle barricadée de droite MARIUS et ÉPONINE.

ÉPONINE à Marius.

Je vous ai promis la mort; la voilà!

COMBEFERRE.

Marius!.. oui, tu arrives bien, pour mourir!

ENJOLRAS, avec un cri de rage.

Ah!.... Et pour mourir sans honneur!

MARIUS.

Pourquoi sans honneur?

Les insurgés ont reculé jusqu'au milieu de la petite place. La troupe et la garde nationale couronnent la barricade et couchent les républicains en joue.

LE CAPITAINE DE LA LIGNE.

Bas les armes! ou vous êtes morts!

Marius s'élance jusqu'au baril de poudre, le pousse sur les pavés, saisit la torche du drapeau, et, d'une voix tonnante :

MARIUS.

Vous voyez ce baril de poudre! Allez-vous-en, -- ou je fais sauter la barricade!

LE CAPITAINE.

La barricade, — et toi aussi!

MARIUS.

Et moi aussi !

LE CAPITAINE, avec colère.

Oh !.. ce n'est plus la guerre !

Les soldats se retirent avec une rumeur sourde. La barricade est dégagée.

COMBEFERRE.

Ils se replient !

CRI DE TOUS.

Vive la République !

ENJOLRAS, serrant la main de Marius.

Ah ! Marius, vous avez le désespoir sublime !

MARIUS

Non, j'avais simplement le désespoir.

TOUS, entourant Marius.

Vive Marius !

COURFEYRAC.

Vive le sauveur !

UN GARDE NATIONAL, étendu blessé, se redresse, et, couchant en joue Marius :

Tiens, le sauveur ! à toi !

Le coup part ; mais Éponine a vu le mouvement, s'est précipitée et mis la main à la bouche du fusil. Le garde national retombe et meurt.

MARIUS.

Ah ! Éponine, c'est vous qui m'empêchez de mourir !

ÉPONINE.

Tiens ! vous mouriez sans moi !

Elle a la main en sang ; elle se traîne en chancelant et vient tomber inanimée sur un tas de pavés, auprès du cabaret.

ENJOLRAS.

Marius! la barricade a maintenant deux chefs. Prenez le commandement aux deux petites barricades, droite et gauche, de la ruelle Mondétour. Il y aura là peut-être surprise de nuit et sûrement attaque au jour. Allez de l'une à l'autre et veillez.

MARIUS.

Ce sera fait.

ENJOLRAS, à Combeferre.

Nous, voyons à compter et à partager les cartouches.

Il remonte avec Combeferre. Marius se dirige, dans l'ombre, vers la petite barricade de droite.

ÉPONINE, se soulevant.

Monsieur Marius!. .

MARIUS.

Qui m'appelle? (Se penchant.) Éponine!... Vous êtes blessée?

ÉPONINE.

Oui, je crois.

Marius essaye de la soulever et rencontre sa main. Elle pousse un cri étouffé.

MARIUS.

Vous ai-je fait mal?

ÉPONINE.

Un peu.

MARIUS.

Mais je n'ai touché que votre main.

ÉPONINE.

C'est qu'elle est percée... D'une balle... Oui, quand on vous a couché en joue, j'ai bouché le fusil.

MARIUS.

Oh! pauvre enfant! Mais une blessure à la main...

ÉPONINE.

Ce n'est rien. Seulement... la balle a traversé les doigts, mais elle s'est logée dans la poitrine.

MARIUS.

Dieu! il faut vous panser... Il faut... (Appelant.) Courfeyrac!

ÉPONINE.

Inutile!.. Oui, allez, c'est bien inutile! Et je vais vous dire comment vous pouvez me panser, vous, mieux qu'un chirurgien. Asseyez-vous là. (Elle pose sa tête sur les genoux de Marius.) Oh! comme on est bien!... Je ne souffre plus!... Comme je vais être bien pour mourir! (Mouvement de Marius.) Ne bougez pas! — (Avec une douleur profonde.) Monsieur Marius! vous me trouviez laide, n'est-ce pas?

MARIUS.

Pauvre petite!

ÉPONINE, dont le visage s'éclaire.

Mais au moins je meurs avec vous! Car vous allez mourir aussi. J'y compte bien. Et pourtant, quand j'ai vu qu'on vous visait, j'ai mis la main au canon du fusil; comme c'est drôle! Mais c'est que je voulais mourir avant vous. Maintenant je suis bien... Oh! ne vous en allez pas!... — Vous savez, monsieur Marius, vous savez, vous m'aviez promis quelque chose: voulez-vous me promettre encore?

MARIUS.

Quoi?

ÉPONINE.

Promettez-moi!

MARIUS.

Je vous promets.

ÉPONINE.

Promettez-moi de me donner un baiser sur le front quand

je serai morte. — Je le sentirai... Ah !... (Elle laisse tomber sa tête.)

MARIUS, avec effroi.

Éponine !...

ÉPONINE, se redressant et souriant.

Tenez, monsieur Marius, je crois... je crois que j'étais un peu amoureuse de vous.

Elle meurt. Marius met un genou en terre, se penche et dépose un baiser sur son front. Puis il se lève et fait signe à des insurgés qui passent de l'aider; ils portent le corps d'Éponine dans le cabaret.

SCÈNE III

Les Mêmes; JEAN VALJEAN.

Il entre par la ruelle de droite; il a un fusil à la main. Il va cherchant des yeux dans les groupes. Marius sort du cabaret et remonte vers la barricade.

JEAN VALJEAN l'aperçoit.

J'arrive à temps !

COURFEYRAC, sur la barricade.

Gare à vous ! gare ! On tire là-bas les boîtes des caissons. Je vous annonce la mitraille.

ENJOLRAS.

La mitraille ! elle ne fera pas grand mal sur les pavés ! C'est égal, baissez la tête et ramassez-vous.

La mitraille éclate. Cris dans la barricade. Plusieurs hommes sont atteints.

COMBEFERRE.

Ah ! mais la mitraille entre !

ENJOLRAS.

Ils ont pointé sur la coupure, la charge a ricoché. — Empêchons toujours le second coup.

COMBEFERRE.

Comment?

ENJOLRAS.

En mettant hors de combat le chef de pièce. (Il vise et tire.)

COMBEFERRE, du haut de la barricade.

Touché! blessé! — On l'emporte.

ENJOLRAS.

Trois minutes de gagnées!

BAHOREL.

Maintenant il faudrait boucher la coupure

ENJOLRAS.

Un matelas! un matelas!

BAHOREL.

On n'en a plus. Les blessés, les mourants sont dessus.

COURFEYRAC.

Et deux ou trois sur le même!

FEUILLY, désignant le toit d'une maison au fond.

Un matelas, en voilà un, là-haut, à cette mansarde.

BAHOREL.

Seulement, faudrait avoir des ailes...

JEAN VALJEAN, s'avançant.

Ou couper la corde avec une balle.

ENJOLRAS

Impossible!

JEAN VALJEAN.

On pourrait toujours essayer.

ENJOLRAS.

Inutile!

JEAN VALJEAN.

Mon fusil n'est pas chargé. Quelqu'un aurait-il une arme de précision?

ENJOLRAS, présentant son fusil.

En voici une.

JEAN VALJEAN.

Merci!

Jean Valjean ajuste avec soin et tire. Le matelas tombe dans la rue au delà de la barricade.

TOUS, applaudissant.

Bravo!

COMBEFERRE.

Le matelas est tombé. Mais qui l'ira chercher?

JEAN VALJEAN.

Essayons encore.

Il s'engage dans la coupure. Deux ou trois coups de feu. Il reparaît apportant le matelas, qu'il dispose dans l'angle du mur. Nouveaux applaudissements.

JEAN VALJEAN.

Voilà qui est fait.

ENJOLRAS.

Citoyen, soyez le bienvenu! La barricade vous remercie.

BAHOREL, à demi-voix.

Quel est cet homme?

ENJOLRAS.

C'est un homme qui sauve les autres.

MARIUS.

Je le connais.

Jean Valjean et Marius sont face à face et se saluent.

ENJOLRAS.

Nous sommes pour l'instant parés de ce côté. A nos postes. Marius, retournez veiller aux petites barricades. (Marius s'éloigne.) Les dernières étoiles s'effacent, nous n'attendrons pas longtemps la fin. — Qu'on amène le condamné.

Deux insurgés amènent Javert toujours chargé de liens.

JEAN VALJEAN, l'apercevant.

Javert !

JAVERT, ricanant.

Jean Valjean !

ENJOLRAS.

Tu vois que je ne t'oublie pas.

JAVERT.

Merci !

ENJOLRAS, à l'un des deux insurgés qui ont amené Javert.

Voici un pistolet chargé. Allez dans quelque coin et cassez la tête à cet espion.

JEAN VALJEAN, s'avançant.

Vous venez de me remercier. Pensez-vous que je mérite une récompense ?

ENJOLRAS.

Certes.

JEAN VALJEAN.

Eh bien, j'en demande une.

ENJOLRAS.

Laquelle ?

JEAN VALJEAN.

Brûler moi-même la cervelle à cet homme.

JAVERT.

C'est juste !

ENJOLRAS, consultant autour de lui.

Pas de réclamation? (Remettant à Jean Valjean le pistolet.) Faites. (En remontant vers la barricade.) Seulement, pas de ce côté. Mêler ce cadavre aux nôtres! je ne veux pas!

JAVERT.

Je ne veux pas non plus!

Il marche aussi rapidement que ses liens le lui permettent vers l'angle de droite. Jean Valjean l'y suit gravement.

Oui, arrive, Jean Valjean, arrive, et prends ta revanche.

Jean Valjean met le pistolet à sa ceinture, tire un couteau de sa poche et l'ouvre.

Ah! un surin. Tu as raison, ça te convient mieux.

Jean Valjean coupe les cordes qui attachaient les bras et les mains de Javert.

Hein? qu'est-ce que c'est?

JEAN VALJEAN.

Vous êtes libre.

JAVERT, stupéfait.

Comment! que fais-tu?

JEAN VALJEAN.

Vous m'avez dit de prendre ma revanche, je la prends. Allez.

JAVERT, incertain, fait deux pas pour s'en aller, et revient.

Ah! tu m'ennuies! tue-moi plutôt!

JEAN VALJEAN.

Allez, je vous dis!

JAVERT.

Prends garde! Je te retrouverai!

JEAN VALJEAN.

Et vous me livrerez. Moi, je vous délivre. Allez donc!

JAVERT.

Non !.. Ma grâce, — une grâce de toi, — je ne l'accepte pas.

JEAN VALJEAN.

Eh bien, subissez-la.

JAVERT.

Oui, tu m'humilies !

JEAN VALJEAN.

Non, je m'élève.

JAVERT, avec un cri de rage.

Ah !.. — Vous seriez supérieur à moi ! vous !

JEAN VALJEAN.

Ce n'est pas ma faute.

JAVERT.

... Parce que j'ai dit : Je te retrouverai...

JEAN VALJEAN.

Et que j'ai répondu : Vous êtes libre.

JAVERT.

Eh ! malheureux ! si jamais, moi, serviteur de la loi, je vous laissais aller à mon tour, — de ma part, ce serait un crime.

JEAN VALJEAN.

Un crime bon pour un ancien forçat !

JAVERT.

Oui, vous, en sauvant un ennemi, vous êtes généreux... Vous pouvez l'être. Mais, moi, comprenez donc, j'aurais pour devoir, moi, de vous livrer, et, en vous livrant, je serais juste... (Avec égarement.) Oh ! non ! je serais odieux ! Il n'y a pas à dire, je serais abominable ! Alors, il faudrait donc vous épargner maintenant ! Il le faudrait ! Et je le ferais ! ce serait affreux, mais je le ferais, je le ferais !

JEAN VALJEAN.

Croyez-vous?

JAVERT, hors de lui.

Oui, — je le sens, — j'en suis sûr! Je ne pourrais pas faire autrement! je ne pourrais pas!... Ah! mais c'est une idée insupportable! insupportable! — J'aime mieux cent fois mourir! Allons, tuez-moi!

JEAN VALJEAN, les bras croisés.

Non!

JAVERT, les mains jointes.

Tuez-moi! je vous en supplie! (Frappant du pied.) Ah! vous m'impatientez! tuez-moi donc!

JEAN VALJEAN.

Non.

JAVERT.

Vous ne voulez pas? — Une fois — deux fois — trois fois?

JEAN VALJEAN.

Non.

JAVERT.

Lâche!

Il saisit le pistolet à la ceinture de Jean Valjean, se l'applique sur la tempe, tire, et tombe. Les insurgés de la barricade se retournent au bruit de la détonation.

JEAN VALJEAN, se découvrant.

C'était un homme!

COMBEFERRE, sur la barricade.

Ah! entendez-vous ce roulement? C'est la grosse artillerie!

ENJOLRAS.

Oui, le jour naît, et ce sera le branle-bas de l'attaque générale. Maintenant, écoutez tous. Le moment est venu des résolutions suprêmes. On a fait le compte et le partage des cartouches; nous en avons de six à sept par homme. De quoi tenir dix minutes. Après?... Après, que comptez-vous faire? Vous avez le choix: vous rendre, — pour être déportés à vie ou fusillés comme Jean Prouvaire...

TOUS.

Non.

ENJOLRAS.

Alors vous voulez mourir?

TOUS.

Oui.

ENJOLRAS.

Mourir... tous?

TOUS.

Oui.

ENJOLRAS.

C'est bien. — Rien de plus simple. Nous n'avons plus de balles, mais nous avons de la poudre. Le baril de Marius va de nouveau nous servir, et pour de bon cette fois. On le portera sous la voûte du cabaret. Et, quand les cartouches seront épuisées, quand la barricade sera prise, ceux de nous qui survivront se feront sauter tous ensemble. Est-ce dit?

TOUS.

Oui! oui! oui!

Sur divers points, bruit lointain de fusillade.

ENJOLRAS.

Ah! entendez-vous? entendez-vous? voilà que le feu se rallume aux autres barricades! — Paris, le grand Paris, a repris cette nuit sa besogne, la Révolution. Pas pour grand'chose aujourd'hui, peut-être? Bah! ce sera toujours ça de fait! Et, si on n'est pas cette fois des vainqueurs, on tâchera tout de même d'être des héros! (Chant de la *Marseillaise* au loin. Le tocsin recommence à tinter.) Écoutez, écoutez tout autour de nous ce concert de rumeurs superbes. Le tocsin bat les pulsations de fièvre de la grande ville en travail. La poudre parle, et crie : Liberté! Et le bon air, le bon air qu'on respire! il est tout empli de *Marseillaise!* — Allez, chantez, combattez là-bas, enfants de la patrie, nos frères!

J'espère que, tout à l'heure, ce sera votre tour d'admirer le bruit que nous allons faire en mourant!

TOUS.

Vive la liberté!

ENJOLRAS.

Le baril de poudre. Portez-le dans le cabaret. (On exécute l'ordre.)

Au fond, un coup de canon fait sauter plusieurs pièces de la barricade.

ENJOLRAS.

Le canon! c'est l'assaut! c'est le réveil! (Criant.) Y êtes-vous, Marius?

LA VOIX DE MARIUS, dans la petite barricade de droite.

J'y suis, Enjolras.

Second coup de canon, bientôt suivi d'un troisième. Attaque et fusillade aux deux petites barricades Mondétour, pendant que la canonnade continue au fond.

LA VOIX DE MARIUS.

Tenez ferme, je reviens.

Marius traverse la place pour aller de la barricade de droite à la barricade de gauche. Jean Valjean lui emboite le pas. En entrant dans la ruelle de droite, Marius est frappé d'une balle, et recule en chancelant sur la place. Jean Valjean le reçoit dans ses bras et le pose à terre.

JEAN VALJEAN, palpant le corps de Marius.

Il n'est pas mort.— Le voilà donc, celui qu'elle aime et que je hais, celui qui me prend mon enfant, celui qui me tue!... Comment le sauver?

Il va çà et là, regardant, éperdu, autour de lui.

Pas d'issue! Il faudrait pouvoir ouvrir la terre! (Ses yeux tombent sur la grille de l'égout.) Ah! par là! (Il arrache, non sans effort, deux barreaux, et porte jusque-là le corps de Marius.) A la garde de Dieu!

Il disparaît avec Marius dans l'égout.

Un quatrième coup de canon achève de faire une large brèche. Les tambours battent la charge. Assaut de la grande barricade. Le feu des insurgés se ralentit. Des trois barricades à la fois, les républicains se replient, tiraillant encore, sur la petite place et entrent tumultueusement dans le cabaret. La troupe couronne la barricade et se montre à l'entrée des deux ruelles, mais sans se risquer plus avant.

LES INSURGÉS dans le cabaret, chantant.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté, Liberté chérie,
Combats...

Formidable explosion. La maison s'écroule.

ÉPILOGUE

Les flambeaux de l'évêque.

Une pièce assez vaste, à peine meublée. A gauche, cheminée surmontée d'une grande glace. Sur la cheminée, les deux flambeaux d'argent. Portes au fond et à gauche. Un guéridon, avec ce qu'il faut pour écrire. Un fauteuil auprès. Un autre fauteuil et une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent par la droite le DOCTEUR DUPRAT et la FEMME DE MÉNAGE.

LA FEMME DE MÉNAGE.

Eh bien, monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR.

Oh ! votre malade est bien bas ! bien bas !

Il va à la table et écrit son ordonnance.

LA FEMME DE MÉNAGE.

Mon bon Dieu ! qu'est-ce donc qu'il a ?

LE DOCTEUR.

Tout et rien. Son mal est tout moral, je crois. C'est un homme qui, selon toute apparence, aura été frappé d'une grande douleur A-t-il perdu quelque personne chère?

LA FEMME DE MÉNAGE.

Oui, sa fille. C'est-à-dire, il ne l'a pas perdue, il l'a mariée. Il est entré dans cette maison il y a trois mois, le jour même de la noce. Depuis, je suis sa femme de ménage, je le vois languir, dépérir de jour en jour. Dame! il ne dort pas, il ne mange rien. C'est une pitié!

LE DOCTEUR.

Il ne voit donc pas sa fille, son gendre?

LA FEMME DE MÉNAGE.

Non. Elle ne sait pas où il est, et il ne veut pas dire où ils sont. Mais, à mesure qu'il ne la voit plus...

LE DOCTEUR.

Il meurt.

LA FEMME DE MÉNAGE.

On meurt donc de ça?

LE DOCTEUR.

On en meurt.

LA FEMME DE MÉNAGE.

Ah! le pauvre cher homme! si doux, si bon, si poli avec le monde! (Le docteur se lève et lui remet l'ordonnance.) Vous reviendrez, docteur?

LE DOCTEUR, secouant la tête.

Il faudrait qu'un autre que moi revînt.

Sort le docteur Duprat.

SCENE II

Paraît sur le seuil de la porte à droite, JEAN VALJEAN, les cheveux entièrement blancs, courbé, dévasté, vieilli de vingt ans.

LA FEMME DE MÉNAGE, courant à lui.

Ah! monsieur! monsieur! pourquoi sortez-vous de votre chambre?

JEAN VALJEAN.

Donnez-moi votre bras, je vous prie, madame. Là! conduisez-moi au fauteuil, près de la table. J'ai quelque chose à écrire. (Elle le conduit. Il s'assied.) Merci! Je vous remercie. Je n'ai plus besoin de rien. Merci!

Sort la femme de ménage.

JEAN VALJEAN, seul.

Il prend la plume et écrit avec effort d'une main qui tremble.

« Ma Cosette, je te bénis. Je... » Ma main... Je n'aurai jamais la force d'aller jusqu'au bout.

Allons, je vais mourir. C'est-à-dire je vais achever de mourir : je suis mort depuis que je n'ai plus Cosette.

J'ai fait ce que je devais. J'ai sauvé la vie de ce jeune homme. Après, — il le fallait, — je lui ai donné mon enfant. Après, — il le fallait encore! — je lui ai dit ce que j'étais. Je n'ai pas mêlé l'ancien forçat à ces êtres purs. J'ai voulu m'éloigner, me cacher, disparaître. C'est bien, c'était le devoir, je l'ai fait. Je l'ai fait, n'est-ce pas, mon guide et mon maître? Et la conscience est satisfaite.

Mais le cœur... il y a aussi le cœur! Et le cœur souffre, et j'en vais mourir.

Mourir, ce n'est rien, et, pour moi, c'est bon. Mais mourir seul! mourir sans la revoir!... Oh! une minute, une minute seulement! entendre sa voix, toucher sa robe, la regarder! Est-ce que ça ferait du mal à quelqu'un? Mais non, jamais, jamais! Mon Dieu, mon Dieu! je ne la verrai plus!... jamais!

On frappe.

Entrez.

SCÈNE III

Entrent COSETTE et MARIUS

COSETTE court à Jean Valjean et se jette à son cou.

Père!..

JEAN VALJEAN se lève, éperdu de joie.

Cosette!... Elle!... C'est toi!... C'est vous, madame! — Tu es là! Comment! tu es là!

Soutenu par Marius et Cosette, il s'assied dans le fauteuil à gauche.

MARIUS.

Enfin! nous vous retrouvons!

JEAN VALJEAN

Vous aussi, monsieur Marius, vous voilà. Vous me pardonnez donc?

MARIUS.

Cosette, tu entends, il en est là, c'est lui qui me demande pardon! — Ah! mon père!... je sais tout... Comment j'ai appris, je vous le dirai, ce serait trop long, — mais je sais tout! tout ce que vous avez fait de bon, de bien, pour moi, pour tous, toute votre vie. Et, aussi, comment vous m'avez sauvé. Cette barricade, cet horrible égout, mille obstacles, mille morts, il a tout traversé pour moi, — pour toi, Cosette! Ah! vois-tu, cet homme-là, c'est l'ange!

JEAN VALJEAN.

Chut! chut! pourquoi dire tout ça? Vous êtes quitte envers moi, monsieur Marius, puisque vous m'amenez Cosette.

COSETTE.

Père! mon bon père! (Elle écarte doucement les cheveux blancs de Jean Valjean et le baise au front.)

JEAN VALJEAN.

Est-elle gentille! — Ah! Dieu béni, je te revois, je te revois! (A Marius.) Vous me permettez de la tutoyer? Ce ne sera pas pour longtemps.

COSETTE.

Quelle méchanceté de nous avoir laissés comme ça! Où êtes-vous donc allé? Depuis quand êtes-vous ici? Savez-vous que vous êtes très changé. Ah! le vilain père! il a été malade et nous ne l'avons pas su! Tiens, Marius, tâte sa main, comme elle est froide!

MARIUS.

Oh! mais nous vous tenons maintenant! nous vous soignerons. Vous allez revenir avec nous. Ne vous figurez pas que vous serez demain ici!

JEAN VALJEAN, secouant la tête en souriant.

Non, demain je ne serai pas ici, mais je ne serai pas chez vous.

MARIUS.

Que voulez-vous dire? Vous ne nous quitterez plus

JEAN VALJEAN.

Vous croyez?

COSETTE.

Mon Dieu! est-ce que vous êtes vraiment malade, dites? Vous souffrez?

JEAN VALJEAN.

Pour l'instant, non, je suis très bien. Seulement..

COSETTE

Seulement?...

JEAN VALJEAN

Il ne faut pas te faire de chagrin, ma petite Cosette, mais je vais mourir tout à l'heure

COSETTE ET MARIUS.

Mourir!

COSETTE.

Non, mon bon père, non, vous vivrez! vous vivrez! Je veux que vous viviez, entendez-vous!

JEAN VALJEAN.

Oui, défends-moi de mourir. Qui sait? j'obéirai peut-être J'étais en train de mourir quand vous êtes arrivés, cela m'a arrêté. Il m'a semblé que je renaissais.

MARIUS.

Oui, vous allez vivre. Vous avez eu des peines, vous n'en aurez plus. C'est moi qui vous demande pardon, et à genoux encore. Vous allez vivre, et vivre longtemps — avec nous.

COSETTE.

Vous voyez bien que Marius dit que vous ne mourrez pas. — Ah! Dieu! ce serait si affreux! vous retrouver pour vous perdre!

JEAN VALJEAN.

Non, va, ma chérie, tout est bien ainsi. Je meurs à temps. Et puisque te voilà, puisque je sens tes petites mains dans les miennes, je meurs comme je souhaitais de mourir. Tout est bien! tout est bien!

Cosette, à genoux, éclate en sanglots.

Tu pleures! .. Oui, n'est-ce pas, tu l'aimais un peu ton vieux bonhomme? Tu ne l'oublieras pas?... Vous parlerez de moi quelquefois tous deux. (Étendant ses mains sur leurs têtes.), mes enfants!.

Je n'y vois plus très clair. C'est peut-être aussi que le jour baisse. Cosette, allume les flambeaux qui sont sur la cheminée. (Cosette lui obéit) Ces flambeaux, Cosette, c'est à toi que je les lègue. Ils sont en argent, mais pour moi ils sont en or, ils sont en diamant ! Ah! j'espère que... Ah! l'homme de Dieu qui me les a donnés trouvera peut-être que j'ai fini par les mériter un peu.

Les yeux fixés sur la glace de la cheminée entre les flambeaux allumés et se soulevant éperdu :

Ah ! oui, ! je le vois ! Il m'attend ! il me sourit ! il me tend les bras !.. Me voilà !

Il retombe dans le fauteuil et meurt. Cosette et Marius se jettent sur ses mains, qu'ils baisent.

17465. — Lib.-Imp. réunies, Motteroz, Dr,
7, rue Saint-Benoît, Paris.
